

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Quatrième décaméron.

Description

Manuscrit autographe, propriété de la famille Potocki.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 16 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 53.

[QUATRIÈME DÉCAMÉRON¹]

Il paroît que les prophéties furent à-peu près oubliées sous l'Empire des Macédoniens, aussi n'a t'on regardé comme Messie aucun des Machabées, qui pourtant avoient delivré leur pays de l'opression des étrangers. Leurs descendants qui portèrent le titre² de Roi, ne passerent pas non plus pour avoir été anoncés par les prophetes.

Mais il en fut autrement sous le vieux Herode, les courtisans de ce Prince, après avoir epuysé pendant quarante [ans] toutes les flateries qui lui pouvoient plaire, finirent par lui prouver qu'il etoit le Messie anoncé par les prophetes. Herode fatigué de tout excepté du pouvoir supreme, dont il devenoit tous les jours plus jaloux, crut trouver dans cette opinion, un moyen de reconnoitre, ceux qui lui etoient dévoués. Ses amis formerent donc une secte d'herodiens, dont le chef fut le fourbe Sédékias frere cadét de ma grande mere. Vous jugez bien que mon grand pere et son ami Dellius, ne songerent plus à s'établir à Jérusalem. Ils firent faire un petit cofret de bronze, y renfermerent le contrat de vente de la maison de Hillel, son obligation de³ trente mille Dariques ; avec une cession que Dellius en fesoit à mon pere Mardochée. Puis ils y mirent leur cachet et se promirent de n'y plus penser tant que les circonstances ne seroient pas plus favorables.

Herode mourut et la Judée fut en proye aux plus déplorables divisions, trente chefs de parti se firent oindre, et furent autant de Messie.

Quelques années apres Mardochée epousa la fille d'un de ses voisins, et moi unique fruit de leur union, je vins au monde dans la derniere année d'Auguste. Mon grand pere voulut avoir la satisfaction de me circoncire lui meme, et il ordonna les aprêts d'une fete assés pompeuse, mais il avoit l'habitude de la retraite. Le mouvement qu'il dut donner à cette occasion, et sans doute aussi son grand age, furent les premières causes d'une maladie, qui le conduisit au tombeau, dans peu de semaines. Il rendit le dernier soupir entre les bras de Dellius, en lui recomendant de nous conserver le cofret de bronze, et d'empêcher que le méchant ne jouisse des fruits de sa sceleratesse. Ma mere dont les couches, n'avoient pas été heureuses ne survécut à son beau pere, que de quelques mois.

Dans ce tems là les juifs avoient coutume de prendre des noms Grecs ou Persans. Je fus apellé Assuérus. C'est aussi sous ce nom que je me suis fait connoitre, à Lubec, à Antoine Collérus en l'année 1603, comme on peut le voir dans les écrits de Duduléus et j'ai pris aussi ce nom à Cambridge en l'année 1710, comme on peut le voir dans les ouvrages du judicieux Tenzelius.

“ Monsieur Assuerus (dit Velasquez) Il est aussi question de vous dans le *Théatrum Europeum*.

— Cela se peut bien dit le Juif je ne suis que trop connu, depuis que les Cabalistes se sont avisés, de m'aller chercher, jusqu'au fond des déserts de l'Afrique. ”

¹ Ce manuscrit aut. est composé de 7 cahiers de 12 f. ; au premier et au dernier, 6 f. ont été déchirés, soit 72 f. et une garde.

Le filigrane est : J LARKING 1805

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801.

Sous l'étiquette, Potocki a écrit : “ et metant deux petits points ou bares pour dire qu'elle est sure ”.

Plus bas, une main étrangère a écrit : “ 4. Cahier ”, et au crayon : “ N. 27. / 4. *Décameron* Trente et unième journée-Quarantième journée. / “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” / V ”.

La garde et le premier f. sont déchirés.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

² *Surch.* : nom

³ *Biffé* : quatre mille

Je pris alors la parole, et je demandai au Juif. Quel charme il pouvoit trouver à ces contrées desertes.

“ C’est (me répondit-il) de n’y point voir d’hommes. Et si j’y rencontre quelque voyageur égaré, ou bien une famille cafres. Je connois le repaire de la Lyone nourissant ses petit. Je la conduis vers sa proye, et j’ai le plaisir de la voir dévorer à mes yeux.

— Monsieur Assuérus (dit Velasquez) vous me semblez avoir un assés mauvais caractere.

— Je vous en avois prévenu, (dit le cabaliste) C’est le plus grand coquin du monde.

— Si tu avois vécu dix huit siecles (dit le vagabond) tu ne vaudrois pas mieux que moi.

— J’espere bien vivre plus longtems et valoir mieux que toi (dit le Cabaliste) Mais laisses là tes reflexions désobli- [*sic*] et reprends la suite de ton histoire. ” Le Juif ne répliqua plus et reprit en ces termes le fil de son récit

Le vieux Dellius resta pres de mon pere que tant de pertes avoient accablé. Ils continuerent à vivre dans la retraite. Mais Sedekias n’étoit pas tranquille. La mort d’Hérode l’avoit privé d’un sur apuy. La crainte de nous voir arriver à Jerusalem, le tourmentoit sans cesse. Il resolut de nous sacrifier à son repos. Tout aussi sembloit favoriser ses desseins. Car Dellius perdit la vue et mon pere, qui l’aimoit beaucoup se renferma dans sa [retraite] plus qu’il n’avois jamais fait. Six années se passerent ainsi.

Un jour on vint nous dire que la maison atenante à la notre, venoit d’etre achetée par des juifs de Jérusalem, et qu’elle étoit remplie de gens de mauvaise mine, qui avoient l’air, d’assassins. Mon [père] aimant naturellement la retraite, trouva dans cette circonstance de nouveaux motifs pour ne point sortir

Je ne sais quel bruit dans la caravane interrompit le récit du Juif errant. Il en profita pour s’évader, et bientôt nous arrivames au gîte. Notre repas étoit préparé, et meme servi. Nous mangeames avec l’apetit ordinaire aux voyageurs. Et lorsque l’on eut oté la nape, Rebéca s’adressant au Bohemien lui dit. “ Lorsque l’on est venu nous interrompre, vous nous disiés, je crois, que les deux dames s’étant assurées de n’être point [vues], traverserent la rue pour entrer dans la maison du chevalier de Toledé ” Le Chef Bohemien voyant, que l’on desiroit avoir la suite de son histoire, en reprit le fil, en ces termes.

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

J’ateignis les deux dames comme elles étoient encore sur l’escalier, et leur ayant montré les echantillons, et rendu compte de la comission⁴

mais si pale et défait qu’à peine on pouvoit le reconnoitre. Il fit sa priere et demanda un confesseur

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, on le vint interrompre. Il fut obligé de nous quitter et l’on se sépara.

TRENTE DEUXIEME JOURNÉE

On se remit en voyage d’assés bonne heure. On suivit un chemin qui nous conduisit dans les vallées les plus intérieures de la chaine. Et au bout d’une heure, l’on aperçut le Juif Assuerus, qui vint

⁴ Les 5 f. qui suivent ont été déchirés.

prendre sa place entre Velasquez et moi, et qui reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT.

Un jour l'on nous anonça un gréfier Romain. Il fut introduit et nous anonça que mon pere etoit aculé de haute trahison, et d'avoir voulu livrer l'Egypte aux Arabes. Lorsque le Romain fut parti Dellius dit à mon pere " Mon cher Mardochée, il est inutile de vouloir vous justifier, car chacun est bien convaincu, de votre innocence. Mais, il vous en coutera, la moitié de votre bien, et il faut le donner de bonne grace. " Dellius avoit raison cette afaire couta, la moitié de notre bien.

L'année suivante, mon pere sortant le matin de ches lui, trouva devant sa porte un homme assassiné, qui sembloit respirer encore. Mon pere le fit transporter dans sa maison, et voulut le rapeller à la vie. Mais il vit aussitot entrer chés lui des hommes de la justice avec tous les habitants de la maison voisine, au nombre de huit, qui jurèrent tous avoir vu mon pere assassinant cet homme. Mon pere passa six mois en prison et n'en sortit, qu'après avoir sacrifié l'autre moitié, de son bien. C'est à dire tout ce qui lui en restoit.

Sa maison lui restoit encore. Mais il y etoit à peine rentré. Que le feu prit chez ses méchants voisins. C'etoit la nuit, les voisins pénétrèrent chez⁵ nous, enleverent tout ce qu'ils purent et mirent le feu partout où il n'étoit pas encore

Au lever du soleil, notre maison n'étoit plus qu'un monceau de cendres, où l'on voyoit se trainer l'aveugle Dellius, avec mon pere qui me tenoit dans ses bras et déplorait son malheur.

Lorsque les boutiques furent ouvertes, mon pere, me donna la main, et me conduisit, ches le boulanger, qui nous avoit fourni, jusqu'alors. Cet homme parut emu de compassion et nous donna trois pains. Nous retournames aupres de Dellius, qui nous dit que pendant notre absence, un homme qu'il n'avoit pu voir, lui avoit dit " O Dellius, puissent vos malheurs retomber sur la tete de Sedékias. Pardonnés à ceux qu'il a employé. Nous etions payés pour vous faire périr, et nous avons épargné vos jours. Tenes voici de quoi, vous soutenir quelque tems. " Alors cet homme lui avoit remis une bourse avec cinquante pieces d'or.

Ce secours inatendu fit plaisir à mon pere. Il etendit gayment sur les cendres, un tapis à demi-brulé, mit les trois pains dessus, et alla chercher de l'eau dans un vase de terre à moitié brisé. J'avois alors sept ans, je me rapelle d'avoir partagé avec mon pere ce moment de gaité, et d'avoir été avec lui à la citerne. J'eus aussi ma part du déjeuné.

Nous⁶ avions a peine commencé ce repas, que nous vimes venir un enfant de mon age qui pleuroit et nous demanda du pain. " Je suis (nous dit il) fils d'un soldat Romain, et d'une femme de Syrie, qui est morte en me mettant au [monde] les femmes des soldats de la meme, cohortes, les vivandieres m'ont donné le sein tour à tour. L'on y a joint aparament quelque autre nourriture. Car enfin me voila. Mais mon pere envoyé contre un parti de pasteurs, n'en n'est plus revenu, et tous ses camarades y sont resté. Le pain, que l'on m'avoit laissé a fini hier. J'ai voulu en demander par la ville j'ai trouvé toutes les portes fermées. Mais comme vous n'avez plus ni porte ni maison, j'espere que vous ne me refuserés pas. "

Le vieux Dellius qui ne manquoit aucune occasion de faire de la morale, lui dit " Il n'y a donc point d'homme tellement misérable qu'il ne puisse encore [être] bon à quelqu'un. Tout comme il n'y en n'a point de si puissant qu'il n'aye encore besoin des autres. Oui mon enfant sois le bien venu. Partage avec nous le⁷ pain de la misere. Quel est ton nom ?

— Je m'apelle Germanus, dit l'enfant.

— Puisse tu vivre longtems, reprit Dellius. " et cette espece de bénédiction est devenue une

⁵ Biffé : lui

⁶ Biffé : dej

⁷ Biffé : bien de

prophétie car cet enfant a bien longtemps vécu, et vit encore à l'heure qu'il est à Venise, où il est connu sous le nom du chevalier de Saint-Germain.

“ Je le connois beaucoup (dit Uzeda) il a quelques connoissances cabalistiques. ”

Ensuite le Juif poursuivit en ces termes.

Lorsque nous eumes déjeuné, Dellius demanda à mon pere si l'on avoit forcé la porte de la cave ? Mon pere répondit que, la porte étoit fermée, comme elle l'avoit été avant l'incendie. Et que les flames n'avoient même pu détruire la voute, qui étoit au-dessus de la porte de la cave. “ Eh bien (dit Dellius) prenez deux piéces d'or de la bourse, que l'on m'a donnée louez des ouvriers, et construisez une cabanne autour de la voute. On pourra sûrement employer quelques débris de l'ancienne maison. ” L'on trouva en effet quelques poutres, et quelques planches encore entières. On les joignit comme l'on put. On couvrit le tout de branches de palmiers. On le tapissa de nattes et nous eumes un abri commode. La nature n'en demande pas davantage dans nos heureux climats. La plus légère apparence d'un toit suffit sous un ciel aussi pur. Et la plus légère nourriture y est aussi la plus saine. Ainsi l'on peut dire avec raison [que la misère] n'est point dans les pays chauds aussi à redouter que dans les contrées septentrionales.

Tandis que l'on travailloit à notre habitation Dellius porta une natte sur la rue, s'assit et joua un air sur la cithare phénicienne. Ensuite il chanta une grande ariete qu'il avoit autrefois composée pour Cléopatre. Sa voix plus que sexagénaire eut néanmoins le pouvoir de rassembler autour de nous une⁸ foule de gens qui trouvoient du plaisir à l'entendre. Lorsqu'il eut fini son ariete, il dit “ O citoyens d'Alexandrie. Faites l'aumône au pauvre Dellius que vos peres ont vu, premier musicien de Cléopatre, et favori d'Antoine. ” Ensuite le petit Germanus porta à la ronde une petite écuelle de terre, ou chacun mis son offrande.

Dellius se fit une loi, de ne chanter et mandier qu'une fois par semaine. Ces jours là tout le quartier s'y rassembloit, et l'on ne retournoit chez soi qu'après nous avoir laissé d'abondantes aumones. Nous ne les devons pas uniquement à la voix de Dellius mais beaucoup aussi, à sa conversation, qui étoit gaye instructive et remplie d'anecdotes. Notre destinée étoit donc assez supportable. Cependant mon pere s'étant trop affecté de cette suite d'infortunes, tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit au tombeau, dans moins d'une année. Nous restames alors uniquement confiés, aux soins de Dellius, et réduits à vivre, de ce que lui raportoit sa voix déjà si vieille et cassée. Une grosse toux suivie, d'un enrouement complet nous ôta cette ressource dès l'hiver suivant. Mais je fis alors un petit héritage d'un parent mort à Peluse. La somme se monta à cinq cent piéces d'or, ce n'étoit pas le tiers de ce qui m'en revenoit. Mais Dellius dit que la justice n'étoit pas faite pour le pauvre, et qu'il devoit se contenter de ce que l'on lui acordoit à titre de grace. Il s'en contenta donc en mon nom, mais il fit si bien valoir cet argent qu'il a suffi à mon entretien pendant tout le tems de mon enfance.

D'ailleurs Dellius ne négligea point mon éducation non plus que celle du jeune Germanus. Nous restions alternativement auprès de lui. Les jours où je n'étois pas de service. Je fréquentois une petite école juive dans le voisinage. Et les jours où Germanus étoit libre, il suivoit les leçons d'un pretre d'Isis appelé Chérémon. Dans la suite on le fit porte-flambeaux aux mystères de la Deesse, et il me charmoit par les descriptions qu'il me faisoit de ces ceremonies.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de son récit nous arrivames au gîte, et il se perdit dans les montagnes — Sur le soir comme nous nous trouvions rassemblés et que le chef Bohémien paroissoit de loisir, Rebeca lui demanda la suite de son histoire, et il en reprit le fil en ces termes.

⁸ Biffé : gra

Le Chevalier de Toledé avoit apurement laissé beaucoup de pechés s'accumuler sur sa conscience car il tint tres longtems le confesseur. Il le quita baigné de larmes, et sortit de l'église en donnant toutes les marques de la plus profonde contrition. En traversant le portail, il m'aperçut et me fit signe de le suivre.

Il étoit tres grand matin, et les rues, étoient encore desertes. Le Chevalier prit les premières mules de louage que nous rencontrames et nous sortimes de la ville. Je lui observai que ses gens concevroient de l'inquietude d'une trop longue absence. " Non (me repondit il) ils sont prevenus et ne m'attendront point.

— Monsieur le Chevalier (lui dis je alors) permettés moi de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier, vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvé dans votre Catechisme. Vous vous etes confessé sans doute l'on ne vous a pas refusé l'absolution. Mettés si vous le voules quelque reforme dans votre conduite. Mais ne vous affligés pas comme vous le faites.

[cahier] 2

— Ah mon ami (dit le Chevalier) Quant une foix l'on a entendu la voix des morts, l'on n'a pas longtems à rester avec les vivants " Je compris alors que mon jeune patron croyoit mourir bientôt et qu'il s'étoit affecté de cette idée. J'en eus pitié, et je pris la résolution, de ne le point quitter

Nous entrames dans un chemin peu fréquenté qui traversoit une contrée assés sauvage, et nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le Chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine se fit voir. Le Chevalier se nomma et demanda la permission de faire une retraite, de quelques semaines.

On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin. Et l'on nous fit entendre par signes qu'une cloche⁹ nous anonceroit l'heure du refectoire. Notre cellule étoit fournie de livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quant à moi je trouvai un camaldule qui pechoit à la ligne. Je me joignis à lui et se fut mon seul amusement.

Le silence qui fait partie de la regle des Camaldules, ne me déplut pas trop le premier jour mais dès le troisieme il m'étoit devenu insupportable pour ce qui est du Chevalier, sa mélancolie augmentoit de jour en jour, et bientôt même il cessa tout à fait de parler.

Nous etions dans ce couvent depuis huit jours, lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail de saint Roc. Il me dit qu'il nous avoit vu monter sur nos mules de louage, et qu'ayant ensuite rencontré le même muletier. Il avoit su de lui, le lieu de notre retraite. Il m'aprit en meme tems que le chagrin de m'avoir perdu, avoit en partie dispersé la petite troupe, et que lui s'étoit mis au service d'un négociant de¹⁰ Cadix tombé malade à Madrid, qui ayant eu par un triste accident, les bras et les jambes fracassées, avoit besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvois plus me supporter chez les Camaldules, et que je le priois de prendre ma place auprès du chevalier seulement pendant quelques jours.

Il me répondit qu'il le feroit volontiers, mais qu'il craignoit de manquer, au négociant de Cadiz, qui l'avoit pris à son service. Qu'on l'avoit engagé sous le portail saint Roc, et qu'une pareille action, pouroit faire tort à la société qui s'y rassembloit.

Je lui répliquai que je pouvois prendre sa place ches le négociant. J'avois d'ailleurs su prendre de l'autorité, et celui-ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le Chevalier, auquel je dis que des affaires importantes, me forçoient à retourner passer quelques jours à Madrid, et que pour ce tems là je lui laisserois un camarade, dont je répondois comme de moi meme — Le Chevalier qui ne parloit point me fit comprendre par signes qu'il consentoit à l'échange.

J'allai donc à Madrid, et je me rendis aussitot à l'auberge, que m'avoit indiquée mon compagnon¹¹,

⁹ Interl.

¹⁰ Biffé : Madrid

¹¹ Interl.

mais je trouvai que l'on avoit transferé le malade chez un fameux medecin, qui demouroit dans la rue saint Roc. Je n'eus point de peine à le trouver. Je dis que j'étois venu à la place de mon Camarade Chiquito, que je m'appellois Avarito et que je rendrois les mêmes services, et avec la même fidélité.

On me répondit que mes services, seroient acceptés mais qu'il falloit tout de suite que j'allasse dormir, parce que j'aurois à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc, et le soir je me presentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade, que je trouvai etendu sur son lit, dans une attitude fort gênante, et ne pouvant faire usage d'aucun de ses membres à l'exception de la main gauche. C'étoit d'ailleurs un jeune homme d'une figure interessante, et il n'étoit pas proprement malade. Mais ayant eu les membres fracturés, il y¹² ressentoit de grandes douleurs. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances, en l'amusant et le distrayant [*sic*] autant qu'il m'étoit possible, enfin je fis si bien, qu'il consentit à me raconter son histoire ce qu'il fit en ces termes.

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

Je suis le fils unique, de Gaspard Soarez, le plus riche négociant de Cadiz. Mon pere dont l'humeur est naturellement austere et rigide, exigeoit que je ne fusse occupé que des affaires du comptoir. Il ne vouloit point que je prisse part aux amusements, que se permettent volontiers les fils des premières maisons de Cadiz. Désirant lui complaire en tout, je fréquentois peu, le spectacle, et je n'étois jamais de ces grandes parties de plaisir, auxquelles dans les villes de commerce l'on consacre la plus part des jours de dimanche

Cependant comme l'esprit a besoin de delassement¹³ j'en cherchai dans la lecture de ces livres agréables mais dangereux que l'on connoit sous le nom de romans. Le gout que j'y pris me donna beaucoup de dispositions à la tendresse. Mais comme je sortois peu, et qu'il ne venoit pas de femmes chez nous, je n'avois pas d'ocasion de disposer de mon cœur.

Mon pere se trouva avoir des affaires à la cour et crut que ce seroit une bonne ocasion de me faire voir Madrid. Il m'anonça donc le projet qu'il avoit formé de m'y envoyer. Je fus loin de m'y opposer. J'étois charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir, et de la poussiere de nos magasins.

Lorsque l'on eut fait tous les préparatifs du voyage, mon pere me fit venir dans son cabinet, et me tint ce discours. " Mon fils vous allez dans un pays où les négociants ne jouent point comme à Cadiz le premier role. Et ils ont besoin d'une conduite tres grave et decente, pour n'y point voir ravaller un etat qui les honore, puisse qu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie ainsi qu'à la force¹⁴ réelle du Monarque. Voici donc trois préceptes que vous observeres fidelement sous peine d'encourir mon indignation.

Premierement je vous ordone d'éviter la conversation des nobles. Ils croyent nous honorer lors qu'ils nous adressent la parole, et nous disent quelques mots. C'est une erreur dans la quelle il ne faut point les laisser, puisque notre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire

Secondement je vous ordonne de vous faire appeller Soarez tout court, et non pas Don Lope Soarez. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant. Elle consiste toute entiere, dans l'étendue de ses relations, la sagesse de ses entreprises.

Troisiemement, je vous defens de jamais tirer l'épée. L'usage le voulant, je consens à ce que vous en portiez une. Mais vous devés vous rappeler que l'honneur d'un négociant, consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements. Aussi n'ai je jamais voulu, que vous prissiez une seule leçon, de l'art dangereux de l'Escrime.

Si vous contreveniés à quelqu'un de ces trois points vous encoureriés par la meme mon

¹² *Biffé* : souffroit de grand

¹³ *Biffé* : j'en cherchois

¹⁴ *Surch.* : gloire

indignation. Mais il en est un quatrième sur lequel, vous devez aussi m'obéir, sous peine d'encourir non seulement mon indignation, mais encore ma malédiction, celle de mon père, et celle de mon grand père, qui est votre bisayeul¹⁵, et le premier auteur de notre fortune. Ce point important est de n'avoir jamais de relation directe ni indirecte avec la maison des frères Moro Banquiers de la Cour.

Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation, d'être les plus honnêtes gens du monde, et cette défense de ma part a droit de vous surprendre, mais votre surprise cessera lors que vous saurez les griefs que notre maison a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots, vous faire notre histoire.

HISTOIRE DE LA MAISON SOAREZ

L'auteur de notre fortune fut Inigo Soarez qui après avoir passé sa jeunesse à courir les mers prit ensuite une part considérable dans l'apaltes des mines du Potosi, et fonda une maison de commerce à Cadix.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de son histoire, Velasquez tira ses tablettes et y fit quelques notes. Alors le narrateur s'adressa à lui, et lui dit " Monsieur le Duc a peut-être l'intention de faire quelque intéressant calcul, et mon récit pourroit l'en distraire.

— Point du tout (répondit Velasquez) C'est au contraire votre histoire qui m'occupe. Ce Monsieur Inigo Soarez, aura peut-être rencontré en Amérique, quelqu'un qui lui racontera l'histoire, de quelqu'un qui aura aussi une histoire à raconter. Pour m'en tirer j'ai imaginé une échelle [de] relation, assez semblable à celle dont on se sert pour les suites récurrentes, appelées ainsi parce que l'on y recourt aux premiers termes. Continués donc s'il vous plaît " Le Bohémien poursuivit en ces termes.

Innigo Soarez ayant une maison à fonder, rechercha l'amitié des principaux négociants de l'Espagne. Les Moro jouoient des lors un grand rôle. Il les informa de l'intention où il étoit de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid. Mais quelle ne fut pas son indignation, lors qu'il reçut sa lettre de change accompagnée d'un protest. Par la poste suivante il reçut une lettre remplie d'excuses. Rodrigue Moro lui écrivoit, s'être trouvé à Saint Ildephonse auprès du ministre, et que la lettre d'avis d'Anvers ayant retardé son premier commis n'avoit pas cru devoir s'écarter de la règle, établie dans ses comptoirs. Que cependant il n'y avoit pas de réparations aux quelles il ne se prêta. Mais l'offense étoit faite. Innigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant, il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux

Ruyz Soarez mon père fut longtemps obéissant au sien. Mais de grandes banqueroutes, qui diminuèrent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forcèrent pour ainsi dire à avoir recours aux Moro. Il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'Apaltes des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos paiements. Pour cela nous avions des caisses, qui contenoient chacune cent livres d'argent, c'est à dire une valeur de deux mille sept cent cinquantes cinq piastres fortes. Ces caisses dont vous avez encore pu voir quelques unes, étoient garnies en fer, et munies de cachets de plomb, à la marque de notre maison. Chaque caisse avoit son numéro. Elles alloient aux Indes, revenoient en Europe, alloient en Amérique, sans que personne songea à les ouvrir, et chacun les recevoit en paiement avec le plus grand plaisir. Elles étoient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant un paiement à faire à la maison Moro y porta quatre de ces caisses, et le Chef du comptoir, non seulement les fit ouvrir, mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procédé injurieux arriva à Cadix, mon père en conçut la plus vive indignation. A la vérité par la poste suivante, il reçut¹⁶ une lettre d'Antoine Moro fils de Rodrigue. La lettre étoit remplie d'excuses.

¹⁵ *Surch.* : ayeul

¹⁶ *Biffé* : d'Antoine

Rodrigue escrivoit qu'il avoit été mandé à Valadolid, où se tenoit la cour. Qu'à son retour il avoit été bien fâché de ce qu'avoit fait son commis, qui etant étranger ne connoissoit pas les¹⁷ usances de l'Espagne. Mon pere ne se contenta point de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il me recomanda de n'avoir aucune relation avec eux.

Longtems je me montrai obéissant et je m'en trouvai bien. Enfin des circonstances particulieres me réunirent avec les Moro. J'oubliai ou plus tot je n'eus pas toujours assés présentes les dernieres leçons de mon pere, et vous verres ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeant d'aller a Madrid, j'y fis connoissance avec un certain Livardez, négociant retiré qui vivoit de la rente qu'il tiroit de¹⁸ capitaux considerables diversement placés. Cet homme avoit dans le caractère quelque chose qui convenoit au mien. Notre liaison etoit déjà tres intime lorsque j'appris que Livardez, etoit oncle maternel de Sanche Moro, alors chef de cette maison.

J'aurois du rompre tout de suite, avec Livardez. Je ne le fis point, tout au contraire, ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que sachant avec quelle intelligence je fesois le commerce des Philippines, il vouloit y metre un million, à titre de comandite — Je lui représentai, qu'étant oncle des Moro, il devoit plustot leur confier ses fonds. “ Non (me répondit il) je n'aime point à avoir des affaires d'interet avec mes proches ” Enfin il sut me persuader, et il y eut d'autant moins de peine, que véritablement je n'entrois par la dans aucune relation avec les Moro. — De retour à Cadiz, j'ajoutai un navire aux deux, que j'envoyois tous les ans aux Philippines, et puis je n'y pensai plus.

L'année suivante le pauvre Livardez mourut, et Sanche Moro, m'écrivit que son oncle ayant placé un milion chez moi, il me prioit de le lui renvoyer. Peut-etre auroi je du l'informer de nos conditions et de la comandite, mais je ne voulois avoir aucune relation, avec cette maison maudite, et je renvoyai simplement le milion.

Au bout de deux ans mes vaissaux revinrent et le capital que j'y avois mis avoit triplé. Il revenoit donc encore deux millions au défunt Livardez. Il falut donc bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur escrivis que j'avois deux millions à leur remettre.

Ils me répondirent que le capital avoit été encaissé deux ans auparavant, et que c'étoit une affaire dont ils ne vouloient plus entendre parler. — Vous juges bien mon fils que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant. car c'étoit absolument vouloir me faire présent de deux millions. J'en parlai à quelques négociants de Cadiz qui me dirent que les Moro, avoient raison et qu'ayant encaissé le Capital, ils n'avoient plus de droit aux profits que j'avois fait. Moi je m'ofris à prouver par des papiers authentiques, que le capital de Livardez etoit reellement sur les vaissaux, et que s'ils avoient peri j'aurois eu droit de me faire rendre le milion que j'avois donné. Mais je vis bien que le nom Moro, en imposoit, et que si j'avois demandé une jonte de négociants leur parere m'eut été défavorable.

Je consultai un avocat, qui me dit, que les Moro, ayant retiré ce capital sans la permission de leur oncle qui étoit mort, et moi l'ayant employé selon l'intention du dit oncle, le dit capital, etoit encore reellement ches moi, et que le milion que les Moro avoient encaissé, etoit¹⁹ un autre milion, qui ne pouvoit avoir aucun rapport avec celui la. — Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Seville. Je le fis, je plaidai six ans, et il m'en couta cent mille piastres, malgré tout cela je perdis mon proces et les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie d'en faire quelque fondation pieuse, mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie, sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant, quand je fais mon bilan general de doit et avoir, je mes dans l'avoir deux millions de moins. — Vous voyés donc mon fils que j'ai des motifs sufisant pour vous defendre toute relation avec les Moro. ”

¹⁷ Biffé : usag

¹⁸ Biffé : div

¹⁹ Biffé : encore rellem

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeler et chacun s'en alla de son côté.

TRENTE TROISIEME JOURNÉE

Nous nous remimes en marche, et bientôt nous fumes rejoints par le juif errant qui reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Nous croissions donc, non pas sous les yeux du bon Dellius qui n'en n'avoit plus, mais protégés par sa prudence et dirigés par ses bons avis. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis, et l'âge de l'enfance est le seul temps de ma vie, dont je me rappelle avec quelque plaisir. J'aimois Dellius comme mon père et je m'étois fort attaché à mon ami Germanus. J'avois cependant avec celui-ci de fréquentes disputes, et toujours sur le même sujet qui étoit la religion. Imbu des principes intolérants de la Synagogue, je ne cessois de lui répéter " Vos idoles ont des yeux mais elles ne voyent point, elles ont des oreilles mais elles n'entendent point. Un orfèvre les a fondues. Les souris y font leur nid. " Germanus me répondoit toujours que les idoles n'étoient point regardées comme des Dieux, et que je n'avois aucune idée de la religion des Egyptiens

Cette réponse, à force d'être répétée excita ma curiosité. Je priai Germanus d'engager le prêtre Chérémon à m'instruire lui-même dans sa religion. Ce qui ne pouvoit se faire qu'en secret, car si on l'eut su à la Synagogue, j'aurois eu l'affront d'être excommunié. Germanus étoit fort aimé de Chérémon qui lui accorda facilement ma demande, et dès la nuit suivante je me rendis, dans un bosquet voisin du temple d'Isis. Germanus me présenta à Chérémon qui après m'avoir fait assoir auprès de lui, joignit les mains, se recueillit, et prononça la prière suivante, en langue vulgaire de la basse Egypte que j'entendois parfaitement.

PRIERE EGYPTIENNE

O mon Dieu père de tout
Dieu saint tu te manifestes aux tiens
Tu es le Saint qui a tout fait par la parole,
Tu es le Saint dont la nature est l'image
Tu es le Saint que la nature n'a point créé
Tu es le Saint plus fort que toute puissance
Tu es le Saint plus grand qu'aucune élévation,
Tu es le Saint meilleur que toute louange,
Reçois le sacrifice de grâces de mon cœur et de mes paroles
Tu es ineffable et le silence est ta prédication

Tu as aboli les erreurs contraires à la vraie connoissance. Approuve moi, renforce moi, et fais participer à cette grâce, ceux qui sont encore dans l'ignorance, aussi bien que ceux qui te connoissent, et qui sont par ta sainteté et mes enfants. Je crois en toi, je le confesse hautement. Je m'élève à la vie, ainsi qu'à la lumière. Je veux participer à ta sainteté et c'est toi qui m'en inspires le désir.

Lorsque Chérémon eut fini sa prière, il se tourna vers moi, et me dit. " Mon enfant vous voyez, que

nous reconnoissons ainsi que vous, un Dieu qui créa le monde, par la parole. La priere que vous venés d'entendre est tirée du Pimander livre que nous attribuons à Thot trois fois grand dont les ouvrages sont portés en procession dans toutes nos fetes. Il y a ches nous vingt six mille rouleaux qui passent pour avoir été écrits par ce Philosophe qui vivoit il y a deux mille ans. Mais comme il n'est permis qu'à nos Sahis, d'en faire des copies, il est possible qu'ils y ayent ajoutés bien des choses. D'ailleurs les écrits de Thot sont remplis d'une métaphisique obscure et subtile, qui a donné lieu à des interprétations fort différentes. Je me contenterai donc de vous instruire des dogmes le plus universellement reçus, et qui se rapportent asses, à ceux des Caldéens. Les religions, comme toutes les choses de ce monde, sont soumises à une force lente et continue, qui tend sans cesse à changer leur forme et leur nature, si bien qu'au bout de quelques siecles, il se trouve qu'une religion que l'on croit toujours la meme, finit cependant par offrir à la²⁰ croyance des hommes, d'autres opinions, des allégories dont on ne penetre [plus le sens] ou des dogmes auxquels, on ne croit plus qu'à moitié. Je ne puis donc assurer que je vous instruirai, dans l'ancienne religion, dont vous pouvés voir encore les cérémonies, représentées dans le bas relief d'Osymandias à Thebes, mais je vous transmetrai les leçons, de mes maitres, telles que je les donne à mes élèves

Ce que je vous récomanderai d'abord, est de ne vous, attacher ni à l'image, ni même à l'embleme, mais de vous apliquer, à saisir l'esprit de toutes ces choses, ainsi le limon représente tout ce qui est materiel. Un Dieu assis sur une feuille de lotus et nageant sur le limon, represente la pensée qui repose sur la matiere sans la toucher. C'est l'embleme dont s'est servi votre legislateur, lorsqu'il à dit " Que l'esprit de Dieu etoit porté sur les eaux " On prétend que Moïse a été élevé par les pretres de la ville de On, ou Heliopolis, et vos rites ont en effet beaucoup de ressemblance avec les notres. Comme vous nous avons les familles sacerdotales, les Prophetes, l'usage de la circoncision, l'horreur du porc, et bien d'autres analogies. "

Comme Cherémon, en étoit à cet endroit de sa leçon, un acolyte du culte d'Isis, frappa²¹ l'heure qui indiquoit le milieu de la nuit. Notre maitre nous dit que des devoirs pieux l'apelloient au temple, et que nous pouvions revenir à l'entrée de la nuit suivante

Vous memes (ajouta le juif errant) vous allés bientôt arriver au gite, permettés donc que je remette à demain, la suite de mon histoire.

Lorsque le Vagabond se fut éloigné, je réfléchis à ce qu'il nous avoit dit, et il me parut y découvrir, l'envie asses manifeste d'afoiblir nos principes de religion, et de concourir par la aux projets de ceux qui vouloient m'en faire changer. Mais je savois bien ce que l'honneur me prescrivait à cet egard et de quelque maniere qu'on s'y prit il étoit impossible d'y reussir. — Cependant on arriva au gite. Le repas eut lieu de la maniere accoutumée et le Chef Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Lorsque le jeune Soarez m'eut informé de l'histoire de sa maison, il parut avoir quelque envie de dormir, et comme je savois que le sommeil, étoit tres necessaire à son rétablissement. Je le priai de remettre à la nuit suivante la suite de son récit. Il dormit effectivement assés bien. La nuit d'apres il me parut mieux, mais voyant qu'il ne pouvoit dormir, je l'engageai à reprendre la suite de son histoire, ce qu'il fit en ces termes

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

²⁰ *Biffé* : réli

²¹ *Surch.* : frappoit

Je vous ai dit que mon pere m'avoit defendu de prendre le titre de Don, de tirer l'épée et de frequenter les nobles, mais sur toutes choses, d'avoir aucune rélation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le gout exclusif que j'avois pour la lecture des romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire les preceptes de mon pere, et puis j'allai chez tous les libraires de Cadiz, pour m'y fournir de ce genre d'ouvrages dont pendant mon voyage surtout je me prometois un plaisir infini

Enfin je m'embarquai sur un Pinque, et ce ne fut pas sans quelque satisfaction que je quittai notre isle aride poudreuse et brulée. Je fus au contraire charmé des rivages fleuris de l'Andalousie. J'entrai dans le Guadalquivir et j'abordai à Séville

Je n'y restai que le tems qu'il me fallut pour trouver des Muletiers. Il s'en présenta un, qui au lieu d'une chaise avoit à m'offrir un carosse assés comode. Je lui donnai la préférence. Je remplis ma voiture des romans que j'avois acheté à Cadiz, et je partis pour Madrid.

Les belles contrées que l'on traverse jusqu'à Cordoue les sites pitoresques de la Sierra Morena, les mœurs pastorales des Manschegues, tout ce que je voyois ajoutoit à l'efet de mes lectures favorites. J'atendrissois mon ame, je la nourrissois de sentiments exaltés, et delicats enfin je puis vous dire qu'en arrivant à Madrid j'étois déjà eperduement amoureux, sans l'etre encore d'aucun objet déterminé.

En arrivant dans la capitale, je descendis à la croix de Malte. Il étoit midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes efets comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce tems là j'entendis, et vis quelque mouvement à ma serrure. J'y allai, et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La resistance que j'avois éprouvé me fit juger que j'avois heurté quelqu'un. En efet je vis deriere ma porte, un homme asses bien mis, s'essuyant le nez qu'il avoit ecorché. " Seigneur Don Lope (me dit l'inconnu) j'ai su dans l'auberge l'arrivée du digne fils de l'illustre Gaspar Soarez et je venois vous rendre mes devoirs.

— Monsieur (lui dis je) Si vous avies eu simplement l'intention d'entrer chez moi, je vous eusse fait en ouvrant la porte, quelque bosse au front, mais comme vous aves le nez ecorché je pense que vous aviés peut-etre l'œil au trou de la serure.

— Bravo (dit l'inconnu) votre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connoissance avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelque idée, de vos manieres, et j'ai été charmé de l'air noble avec lequel vous marchiés par la chambre, et vous rangiés vos petits efets. " Apres avoir ainsi parlé, l'inconnu entra ches moi, sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours il me dit. " Seigneur Don lope vous voyes en moi, l'illustre rejetton des Busquéros de Castille-vielle, qu'il ne faut point confondre avec d'autres Busquéros qui sont originaires du Leon. Quant à moi je suis connu, sous le nom de Dom Roque Busqueros, mais désormais je ne veux plus etre distingué que par mon dévouement pour le service de votre Seigneurie. "

Je me rapellai alors les ordres de mon pere et je dis " Seigneur Don Roque. Je dois vous dire que lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soarez, dont je suis le fils. Il m'a defendu de jamais souffrir que l'on me donna le titre de Don. A cette défence il a ajouté celle de jamais fréquenter aucun noble. Par où votre Seigneurie peut voir, qu'il ne me sera pas possible de profiter de ses dispositions obligeantes. "

Ici Busqueros prit un air fort²² serieux, et me dit " Seigneur Don lope, Votre Seigneurie m'embarasse infiniment, par ce qu'elle vient de me dire car mon pere à moi, en mourant m'a ordonné de toujours donner le titre de Don, aux illustres négociants et de rechercher leur société. Votre Seigneurie voit donc qu'elle ne peut obbeïr à son pere sans que je ne contreviene aux dernieres volontés du mien et qu'autant vous ferez d'efforts pour m'éviter, autant je dois en faire pour etre avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. " Ce raisonnement de Busqueros me confondit. D'ailleurs il avoit pris un air fort serieux, et mon pere m'ayant defendu de tirer l'épée, je devois faire mon possible pour eviter les querelles

Cependant Don Roque avoit trouvé sur ma table des pieces de huit, c'est-a-dire valant huit ducats de Hollande " Seigneur Don Lope (me dit il) je fais collection de ces pieces, et precisement il m'en manque qui soyent frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous saves ce que c'est que la

²² *Biffé* : attentif, et

manie des collections, et je crois vous faire plaisir en vous offrant une occasion de m'obliger, ou plus tôt c'est le hasard qui vous l'offre, car j'ai de ces pièces là, depuis l'an sept où l'on commença d'en frapper, et il falloit précisément que ces deux là me manquassent. ” J'offris les deux pièces d'or à Don Roque avec d'autant plus d'empressement, que je crus qu'il s'en iroit ensuite. Mais ce n'étoit pas son intention.

Busqueros reprenant tout d'un coup, son air sérieux me dit “ Seigneur Don Lope, je crois qu'il seroit tout à fait inconvenable, que nous mangeassions tous les deux à la même assiette, ou que nous fussions réduits à nous passer alternativement la cuillère ou la fourchette. Je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence. Ensuite on nous servit, et je suis forcé d'avouer que les propos de mon importun convive furent assez amusants. Sans le chagrin de désobeïr à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla tout de suite après qu'il eut diné ; pour moi je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de ce lieu, mais j'étois très impatient de voir le buen-retiro. Cette promenade solitaire est fameuse dans nos romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissoit que j'y trouverois moi même l'occasion de former une tendre liaison.

La vue de ce beau jardin, me ravit plus que je ne puis vous le dire, et je me serois abandonné à mon admiration, mais je fus tiré de mon ravissement par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai au milieu de l'herbe à deux pas de moi. Je le ramassai et je vis que c'étoit un portrait attaché à un morceau de chaîne d'or. Le portrait représentoit un très beau jeune homme, et de l'autre côté du médaillon étoit une nœde de cheveux traversée par une bande d'or, sur laquelle on avoit gravé ces mots “ Tout à toi, ma chère Inez ” Je mis le joyeau en poche, et je poursuivis ma promenade.

Étant ensuite revenu au même endroit j'y trouvai deux femmes, dont l'une qui étoit une très jeune et très belle personne, cherchoit à terre avec l'air chagrin que l'on a d'avoir perdu quelque chose. Je n'eus pas de peine à deviner qu'elle cherchoit le portrait. Je l'abordai respectueusement, et je lui dis “ Madame je crois avoir trouvé l'objet que vous cherchez, mais la prudence ne me permet pas de m'en dessaisir, jusqu'à ce que vous en daigniez faire une sorte de description, qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur (me répondit la belle inconnue) je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne dont voici le reste.

— N'y auroit il pas (lui dis je) quelque inscription avec le portrait ?

— Il y en a une (dit l'inconnue en rougissant un peu) Elle vous aura appris que je m'appelle Inez et que l'original de ce portrait est tout à moi — Et bien qu'est ce qui vous empêche encore de le rendre.

— Madame (lui dis je) Vous ne m'apprenés point à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur (dit l'inconnue) j'ai cru devoir satisfaire vos scrupules et non pas contenter votre curiosité, et je ne sais quel droit vous avez à me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité (lui répondis je) eut avec plus de justice été appelée de l'intérêt. Quant au droit que j'ai de vous faire de pareilles questions, je vous observerai que ceux qui rendent un effet perdu, en recoivent pour l'ordinaire une récompense honête. Celle que je vous demande, est de me dire ce qui peut être me rendra le plus malheureux des hommes. ”

La belle inconnue prit un air assez sérieux et me dit. “ Vous vous avancés beaucoup, pour une première entrevue. Ce n'est pas toujours un sûr moyen d'en avoir une seconde. Mais je veux bien vous satisfaire sur ce point. L'original de ce portrait c'est... ”

Dans ce moment Busqueros sortit inopinément d'une allée voisine, et nous abordant d'un air cavalier, il dit. “ Je vous fais mon compliment madame d'avoir fait connoissance avec l'illustre fils du plus riche négociant de Cadix. ”

[cahier] 3

La plus extrême indignation, se peignit dans les traits de l'inconnue “ Je ne croyois pas (dit elle) être faite pour que l'on m'adressa la parole sans me connoître ” Ensuite se tournant de mon côté, elle me dit “ Monsieur veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé. ” Ensuite elle monta dans son carrosse, et disparut à nos yeux.

Quelqu'un étant venu chercher le Bohémien il nous demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu'il nous eut quitté la belle Juive que nous n'appellions plus, que Laure, se tournant vers Velasquez, lui dit. " Que pensez vous Monsieur le Duc, des sentiments exaltés de ce jeune Soarez. Vous êtes vous jamais donné la peine, de porter vos idées, sur ce que l'on appelle, communément de l'amour ?

— Madame (lui répondit Velasquez) mon système embrasse toute la nature, et par là même il doit comprendre tous les sentiments qu'elle a placés dans le cœur humain. J'ai dû les approfondir tous et les définir. Mais j'ai surtout réussi à l'égard de l'amour. Car j'ai trouvé qu'il était possible de l'exprimer en termes algébriques, et vous savez que les questions qui sont abordables à l'algèbre, donnent lieu à des solutions, qui ne laissent rien à désirer.

En effet supposons, amour une valeur positive accompagnée du signe *plus*. haine, qui est l'opposé de l'amour sera accompagnée du signe *moins*, et l'indifférence qui est un sentiment nul, sera égale *zero*.

Si je multiplie l'amour par lui-même, que j'aime l'amour, ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs positives, aussi *plus*, par *plus* fait-il toujours *plus*.

Mais si je hais, la haine, je rentre dans les sentiments d'amour, ou dans les quantités positives et c'est ainsi que *moins*, par *moins* fait *plus*

Au contraire si je hais, la haine, de la haine je rentre dans les sentiments opposés à l'amour²³ c'est à dire, dans les valeurs négatives, tout de même que le cube de *moins*, est *moins*

Quant aux produits d'amour par haine, ou de haine, par amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de *plus* par *moins*, et de *moins* par *plus*. En effet soit que je haïsse l'amour, ou que j'aime la haine, je suis toujours dans les sentiments opposés à l'amour. — Trouvez vous belle Laure, quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout (répondit la juive) et je suis convaincue qu'il n'y a point de femme, qui ne se rendit à des arguments pareils.

— Ce ne serait pas mon compte (reprit Velasquez) car en se rendant si vite elle perdrait la suite de mes corollaires, ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement — Puisque Amour et Haine se comportent absolument comme des valeurs, positives et négatives, il en résulte qu'à la place de haine je puis écrire *moins amour* qu'il ne faut pas confondre avec l'indifférence, dont la nature est d'être égale à zéro.

Maintenant examinés la conduite des amants. Ils aiment, ils se haïssent, puis ils detestent la haine qu'ils ont eue, et s'aiment plus qu'auparavant, puis un facteur négatif change tous ces sentiments en haine. Or il est impossible d'y méconnaître les puissances alternatives de plus et de moins. — Enfin vous entendés dire que l'amant à poignardé sa maîtresse, vous êtes bien embarrassé à décider, si c'est là un produit d'amour ou de haine. Tout comme en algèbre vous arrivés à *plus, moins, racine x* lorsque les exposants sont impairs.

Cela est si vrai que vous voyés souvent l'amour, commencer par une sorte d'aversion, petite valeur négative, que nous pouvons représenter, par *moins B*. Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons, par *moins C*. Dont le produit sera un raccomodement représenté par *plus BC*. C'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour. "

Ici la fausse Uzeda interrompit Velasquez et lui dit. " Monsieur le Duc, si je vous ai bien comprise l'amour ne sauroit être mieux représenté que par le développement des puissances de *x moins a* supposant *a* beaucoup moindre que *x*.

— Aimable Laure (dit Velasquez) vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne la formule du Binôme, inventée par le chevalier Don Neuton, doit être notre guide, dans l'étude du cœur humain, comme dans tous les calculs. "

²³ *Surch.* : la haine

Ensuite on se separa, mais delors il fut aisé de voir que la belle Israelite, avoit fait la plus vive impression sur l'esprit et le cœur, de Velasquez. Comme il descendoit des Gomelez, aussi bien que moi je ne doutai pas, qu'on ne se servit de l'ascendant que cette aimable personne prenoit sur lui pour chercher à le convertir au Mahometisme, la suite fera voir que je ne me trompois pas, dans mes conjecture[s].

TRENTE-QUATRIEME JOURNÉE

Nous fumes à cheval, d'asséz grand matin le juif errant, qui ne comptoit pas que nous pussions partir d'aussi bonne heure, s'etoit beaucoup éloigné. Nous fumes longtems à l'atendre, enfin il parut reprit sa place auprès de moi, et commença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUÏF-ERRANT

Je ne manquai pas de me rendre au bosquet d'Isis à l'entrée de la nuit suivante. J'y trouvai le venerable Cheremon, pret à me donner ma leçon, nous nous assimes, et il commença en ces termes.

“ Les emblemes ne nous ont jamais empêché de croire en un Dieu supérieur à tous les autres. Le texte de Thot, est positif à cet egard. Voici comment il s'exprime

Ce Dieu UN est immobile, dans l'isolation de son unité, l'intelligence meme ne peut s'unir à lui, non plus que tout autre chose.

Il est son propre pere, il est son propre fils, et seul pere de Dieu. Il est le bon. Il est la source de toutes les idées et de tous les etres premiers.

Ce Dieu un s'explique de lui meme, parce qu'il se suffit à lui meme. Il est le principe, le Dieu, des Dieux, la monade de l'unité et le commencement de l'essence, et comme il a existe avant l'intelligence il est apellé Noetarque.

Vous voyez donc mes amis (continua Chéremon) que l'on ne peut avoir sur la divinité des idées plus relevées que les notres. Mais nous avons cru pouvoir déffier, une partie des atributs de Dieu, et de ses rapports avec nous pour en faire comme autant de divinités ou plus tot de vertus divines.

Ainsi nous apellons Emeth la pensée de Dieu et lorsqu'elle se manifeste par l'organe de la parole nous l'apellons Toth (persuasion) ou Armet (interprétation)

Lorsque la pensée de Dieu, tenant en sa garde la vérité, descend sur la terre, et met en usage la force génératrice, elle est apellée Ammoun

Lorsque la pensée, y ajoute le secours de l'art elle est apellée, Phta, ou Vulcain. Lorsque la pensée paroit plus eminent bienfaisante, elle est apellée Osiris.

Nous regardons Dieu comme étant Un. Mais l'immense quantité de rapports bienfaisants qu'il daigne avoir avec nous, fait que nous croyons pouvoir sans impieté le regarder comme une multitude, car il est reellement multiple ainsi qu'immensement varié, dans les qualités que nous pouvons apercevoir.

Quant aux démons, nous pensons que chacun de nous, en a deux, l'un bon et l'autre mauvais. Les ames des heros tienent [*sic*] de la nature des démons, et sont les premières dans l'ordre des ames.

Les Dieux par leur nature, peuvent se comparer à l'Ether. Les heros et les démons à l'air, et les simples ames nous semblent avoir quelque chose de terrestre. La Providence divine, nous la comparons à la lumiere qui remplit tout l'espace des mondes

D'anciennes traditions nous parlent aussi de puissances angeliques, ou anonciatrices chargées de porter les ordres de Dieu, et d'autres puissances d'un ordre plus relevé, que les juifs hellenisants ont apellé Archontes, ou Archanges.

Ceux d'entre nous qui ont reçu l'ordre de la pretrise, pensent avoir le pouvoir d'operer la presence réelle des Dieux, Démons, Anges, heros et ames. Mais ils ne peuvent efectuer, ces Théurgies, sans troubler un peu, l'ordre de cet univers.

Lorsque les Dieux descendent sur la terre, le soleil ou la lune se dérobent pour quelque tems à la vue des mortels.

Les Archanges sont environés d'une lumière plus éclatante que celle des Anges. Les âmes des héros, ont moins d'éclat que celles des Anges, mais plus que les âmes des simples mortels, qui sont fort obscurcies par les effets de l'ombre

Les princes du Zodiaque, se présentent sous des formes très majestueuses, il y a de plus une infinité de circonstances particulières, qui accompagnent les apparitions de ses différents êtres, et servent à les distinguer les uns des autres. Les mauvais démons par exemple sont reconnaissables aux influences malignes qui les suivent toujours.

Quand aux idoles, nous croyons que si on les fabrique, sous de certains aspects célestes, avec de certaines cérémonies Théurgiques, on peut faire descendre sur elles quelques portions de l'essence divine. Mais cet art est si trompeur, et si indigne de la véritable connaissance de Dieu, que nous l'abandonons à un ordre de prêtres fort inférieur à celui dont j'ai l'honneur, de faire partie.

Lorsqu'un de nos prêtres invoque les Dieux il se rend en quelque sorte, participant à leur essence. Il ne cesse pas pour cela d'être homme. Mais la nature divine le pénètre cependant jusqu'à un certain point. Il s'unit en quelque sorte à son Dieu. Lorsqu'il est dans cet état il lui devient facile de commander aux démons brutes et terrestres, et de les faire sortir des corps, où ils sont entrés.

Quelque fois nos prêtres, en mêlant des pierres, des herbes et des matières animales, en composent un mélange digne de recevoir la divinité. Mais la prière est le véritable lien, qui unit le prêtre à son Dieu

Tous ces rites, et les dogmes dont je vous ai donné l'explication, nous ne les attribuons pas à Thot ou troisième Mercure, qui vivoit sous Osymandias. Leur véritable auteur, selon nous est le prophète Bytis qui florissoit deux mille ans auparavant, et qui a expliqué les opinions du premier mercure. Mais comme je vous l'ai dit le temps y a change, ajouté, et je ne crois pas que cette ancienne religion nous soit parvenue sans mélange.

Enfin s'il faut tout vous dire, nos prêtres osent quelque fois user de menaces envers les Dieux. Alors pendant le sacrifice ils s'expriment ainsi “ Si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande. Je découvrirai ce qu'Isis a de plus caché. Je révélerai les secrets de l'abîme. Je briserai le coffre d'Osiris et je disperserai ses membres. ” Je vous avouerai que je n'approuve point ces formules et les Chaldéens s'en abstiennent entièrement. ”

Comme Chérémon en étoit à cet endroit de sa leçon, l'accolyte frappa minuit — et puisque vous êtes proches du gîte permettez moi de remettre à demain, la suite de mon histoire.

Le juif-errant s'éloigna, et Velasquez nous assura qu'il ne lui avoit rien appris de nouveau, et que tout cela se trouvoit dans le livre de Jamblique. “ C'est un ouvrage (ajouta-t il) que j'ai lu avec beaucoup d'attention, et je n'ai jamais pu comprendre, comment les critiques qui reçoivent pour authentique, la lettre de Porphyre à l'Égyptien²⁴ Anebon, ne regardoient la réponse faite par l'Égyptien Abamon, que comme une invention de Porphyre. Il m'a paru au contraire que Porphyre, n'avoit fait que fondre dans son ouvrage la réponse d'Abamon, en y ajoutant quelques observations sur les Philosophes Grecs et sur les Chaldéens

— Quoiqu'il en soit (dit Uzeda) d'Anebon et d'Abamon, je vous assure que le juif ne vous a dit que la pure vérité. ”

Nous arrivâmes au gîte. Nous fîmes, un léger repas, et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes le fil de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF-BOHÉMIEN

Le jeune Soares m'ayant rendu compte de la manière dont avoit fini, l'entrevue du jardin, parut

²⁴ Biffé : Aba

avoir besoin de dormir. Le sommeil étoit nécessaire au rétablissement de sa santé. Je lui laissai la liberté de s'y livrer. Mais la nuit suivante il reprit en ces termes la suite de son histoire.

HISTOIRE DE LOPE-SOAREZ.

Je quitai le Buen-retiro le cœur plein d'amour pour la belle inconnue, et d'indignation contre Busqueros. Le lendemain comme c'étoit dimanche, je pensai qu'à force de courir les églises, je pouvois rencontrer la dame de mes pensées. J'en visitai trois fort inutilement, mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut. Lorsque la messe fut finie, elle sortit de l'église, et passant à côté de moi et s'approchant à dessein très près elle me dit " Le portrait étoit celui de mon frère. "

Elle avoit déjà passé que j'étois encore cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j'avois entendus. En effet le soin qu'elle prenoit de me tranquilliser, ne pouvoit être que l'effet d'un intérêt naissant

De retour à mon auberge, je fis apporter mon dîné, et j'espérois ne pas voir arriver mon Busqueros, mais il arriva avec la soupe, et me dit " Seigneur Don Lope, j'ai refusé vingt invitations, mais je vous l'ai déclaré, je suis entièrement dévoué au service de votre Seigneurie. "

J'avois fort envie de faire au seigneur Don²⁵ Roque, quelque compliment désobligeant, mais je songeai à la défense que mon père m'avoit faite de tirer l'épée et je pensai que je devois par la même éviter les querelles.

Le Busqueros, se fit donner un couvert, prit place et puis s'adressant à moi d'un air très satisfait et content de lui, il me dit " Convenez Seigneur Don Lope, que je vous ai rendu hier un éminent service. Sans faire semblant de rien, j'ai averti la dame que vous étiez fils d'un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux, mais c'étoit pour vous persuader que son cœur étoit insensible à l'attrait des richesses. Ne la croyez point Seigneur Don Lope. Vous êtes jeune, vous avez de l'esprit, une belle figure. Mais quand on vous aimera, l'or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple cela n'est point à craindre. Quand on m'aime, c'est moi qu'on aime, et je n'ai jamais inspiré de passion où l'intérêt entra pour quelque chose. "

Busqueros tint je ne sais combien de discours pareils, et quand il eut dîné il s'en alla. Le soir, je me rendis au Buen-retiro, mais avec un secret pressentiment que je n'y verrois pas la belle inconnue. En effet elle n'y vint pas, mais Busqueros vint et ne me quitta pas de la soirée.

Le lendemain il vint dîner et en s'en allant il m'annonça qu'il iroit me joindre au Buen-retiro. Je lui dis que je n'irois pas, et comme j'étois bien persuadé qu'il ne m'en croiroit pas sur ma parole, lorsque le soir fut venu, je m'allai cacher dans une boutique, sur le chemin du Buen-retiro. Je n'y fus pas longtemps que je vis passer Busqueros, il alla au buen-retiro, et ne m'y trouvant point je l'en vis bientôt revenir. Alors j'y allai, moi même. J'y fis quelques tours. Enfin je vis entrer la belle inconnue. Je l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savois, si je devois la remercier de ce qu'elle m'avoit dit à l'église. Elle même voulut bien me tirer d'embaras. Elle prit un air riant et me dit. " Vous prétendés que l'on a droit à une récompens[e] honnête, lorsque l'on trouve un effet perdu, et pour²⁶ avoir retrouvé ce portrait vous avés voulu connoître mes relations avec l'original. Vous les connoissez maintenant. Ainsi ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose qui m'appartienne, car alors vous aurés droit sans doute, à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas que l'on nous voye souvent promener ensemble. Adieu, je ne vous défens point de m'aborder lorsque vous aurés quelque chose à me dire. " L'inconnue me fit ensuite un salut gracieux auquel je répondis par une profonde révérence. Puis je portai mes pas dans une allée voisine et parallèle, non sans laisser errer mes regards dans l'allée que je venois de quitter. — L'inconnue fit encore quelques tours avant de quitter le jardin, et en montant en voiture, elle me jeta un dernier

²⁵ *Biffé* : Lope

²⁶ *Biffé* : la votre vous av

regard, ou je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin toujours occupé du meme sentiment, et réfléchissant, sur ses progres, il me parut que le moment n'étoit peut-etre pas éloigné, où la belle Inez, me donneroit le droit de lui écrire et comme je n'avois jamais écrit de lettre d'amour, je crus convenable de m'y exercer, pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue

LOPE SOAREZ À INEZ ^{trois étoiles.}

Ma main tremblante, d'accord avec un sentiment timide se refuse à tracer ces caracteres. En effet que pourroient ils exprimer ? Quel mortel, pourroit écrire sous la dictée de l'amour. La plume ne peut le suivre.

Je voudrois rassembler ma pensée sur ce papier, mais elle m'échape. Elle s'égare dans les bosquets du Buen-retiro, elle s'arrete sur le sable où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher.

Ce jardin de nos Rois est il, reellement aussi beau qu'il me le paroît ? Non sans doute, le charme est dans mes yeux, et c'est vous qui l'y avés mis. Ces lieux resteroient ils abandonnés si d'autres y voyoient les beautés que j'y découvre

Dans ce jardin le gazon a plus de fraîcheur. Le jasmin s'épuyse, exhalant ses parfums et le bocage où vous avez passée, jaloux de son ombre amoureuse, s'opose avec plus de force aux rayons brulants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer. Mais que ferez vous dans ce cœur, où vous etes à demeure.

Ayant achevé cette epître, je la relus, et je vis qu'elle étoit remplie d'extravagances, aussi n'avois je point envie de la remettre, ni de l'envoyer. Cependant comme pour me faire une agréable illusion je la cachetai et j'écrivis dessus " A la Belle Inez " puis je jetai ma lettre dans un tiroir.

Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid. Et passant devant l'Auberge du lion blanc, je pensai qu'il seroit agréable d'y diner, et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dinai en effet puis je retournai à mon auberge.

J'ouvris le tiroir où j'avois mis ma lettre amoureuse. J'en demandai des nouvelles à mes gens. Ils me dirent que personne n'étoit venu à l'exception de Busqueros. Je ne doutai point qu'il ne l'eut prise et fus fort inquiet de ce qu'il en feroit.

Le soir, je n'allai pas droit au Buen-rétiro mais je me mis en embuscade, dans la même boutique où j'avois été l'autrefois. Bientot je vis paroître le carosse de la belle Inez, et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenoit à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, que l'on arreta le carosse et il eut l'avantage de remettre la lettre en mains propres. — Ensuite le carosse poursuivit du côté du Buen retiro, et le Busqueros prit un autre chemin.

Je ne savois trop quelle seroit la fin de cette scene et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez, assise avec sa compagne, sur un banc adossé contre une charmille. Elle me fit signe d'aprocher me fit assoir et puis me dit " Monsieur, il est necessaire que j'aye une explication, avec vous. D'abord je vous prie de me dire pourquoi vous m'avez écrit toutes ces folies ? et puis pourquoi vous avez chargé cet homme dont la hardiesse m'a beaucoup déplu comme vous l'avez pu voir.

— Madame (lui répondis je) il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre, mais mon intention n'étoit pas qu'elle vous fut remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, et puis je l'ai mise dans un tiroir dont elle a été enlevée, par ce detestable Busqueros qui fait mon malheur depuis que je suis à Madrid. "

Inez se prit à rire, et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit " Votre nom est donc Lope Soarez. Estes vous parent de ce grand et riche Soarez, négociant à Cadiz ? " Je répondis

que j'étois son²⁷ fils unique²⁸. Inez parla ensuite de choses indifferentes et reprit le chemin de son carrosse. Avant d'y monter elle me dit " Il ne convient pas que je garde ces folies. Je vous les rens. mais ne les perdes pas. Peut-etre vous les redemanderai je un jour " En me rendant ma lettre Inez me serra la main.

Jusqu'alors aucune femme ne m'avoit serré la main. J'en avois cependant vu des exemples dans les romans, mais je n'avois pu, par la lecture me faire une juste idée du plaisir qui en resultoit. Je trouvai cette maniere d'exprimer le sentiment tout à fait ravissante, et je rentrai chés moi le plus heureux des hommes

Le lendemain Busquéros me fit encore l'honneur de dîner chez moi. " Et bien (me dit il) la letre est elle arrivée à son adresse ? Je vois à votre air, qu'elle a fait un bon efet. " Je fus obligé de convenir que je lui avois quelques obligations.

Sur le soir j'allai au Buen-retiro. Tout en entrant je vis Inez, qui me devancoit de quelques cinquantes pas. Elle etoit sans sa compagne, et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis²⁹ elle continua d'avancer, et laissa tomber son évantail. Je le lui raportai. Elle le reçut d'un air gracieux et me dit. " Je vous ai promis une récompense honete toutes les foix que vous me raporteriez un efet perdu. Allons nous metre sur ce banc et nous y traiterons cette grande affaire. "

Elle me conduisit au meme banc où nous avions été la veille, et me dit " Et bien, quand vous aves raporté ce portrait vous avez appris que c'étoit celui de mon frere. Que voulez vous savoir apresent

— Ah Madame (lui répondis je) je vous [*sic*] savoir qui vous etes ? Comment vous vous appellés, et de qui vous dépendez ?

— Ecoutés (me dit Inez) vous pouriez croire que vos richesses auroient le droit de m'éblouir, mais vous perdres cette idée lorsque vous saurés que je suis³⁰ fille, d'un homme aussi riche que votre pere du Banquier Moro.

— Juste ciel (m'écriai je) l'ai-je bien entendu ? Ah Madame, je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous, sans encourir la malédiction de mon pere, de mon grand pere, et de mon ayeul Inigo Soarez, qui apres avoir couru les mers a fondé une maison de commerce à Cadiz. Il ne me reste qu'à mourir. "

Dans cet instant la tete de Don Busqueros perça la charmille, où notre banc étoit adossé, et³¹ placant sa tete entre Inez, et moi il lui³² dit " N'en croyez rien Madame. C'est toujours sa ressource quand il veut se débarasser de quelqu'un. Comme il ne se soucioit pas de lier conoissance avec moi, il a allegué que son pere lui avoit défendu de fréquenter les nobles. Apresent il a peur de facher son ayeul Inigo Soarez, qui après avoir couru les mers a fondé une maison à Cadiz. Ne vous découragéz pas Mademoiselle. Ces petits Crésus ont toujours de la peine à mordre à l'hameçon mais il faudra bien qu'il y passe. "

Ines se leva avec l'air de la plus extreme indignation et reprit le chemin de sa voiture.

Comme le bohemien en etoit à cet endroit de son histoire, on vint l'interrompre et nous ne le revimes plus de la soirée.

²⁷ *Biffé* : propre

²⁸ *Interl.*

²⁹ *Surch.* : et

³⁰ *Biffé* : la

³¹ *Biffé* : lui

³² *Surch.* : nous

TRENTE-CINQUIEME JOURNÉE

L'on remonta à cheval pour errer encore dans les montagnes, et lorsque l'on eut marché environs une heure l'on vit paroître le juif errant. Il prit sa place acoutumée entre Velasquez, [*sic*] et reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

La nuit suivante, le vénérable Chérémon, nous reçut avec sa bonté accoutumée, et nous dit “ L'abondance des matieres que nous avons traitées hier, ne m'a point permis de vous parler d'un dogme universellement reçu parmi nous mais qui jouit encore d'une plus grande celebrité chez les Grecs, par la vogue, que lui a donné Platon. Je veux parler de la croyance dans le verbe, ou Sagesse divine, que nous apellons tantot Mander, tantot Meth, et quelquefois Thot ou persuasion.

Il est encore un dogme dont je dois vous parler. Il fut établi par l'un des³³ trois Thot, lequel fut appellé Trismegiste ou trois foix grand. Parce qu'il avoit concu la divinité, comme partagée, en trois grands pouvoirs. Dieu lui meme, auquel il donna le nom de pere, puis le verbe, et l'esprit.

Tels sont nos dogmes. Quant aux preceptes, ils sont tout aussi purs, surtout pour nous autres pretres. L'exercisse de la vertu, le jeune, la priere. Voila de quoi notre vie est composée. Le regime végétal auquel nous nous astreignons, fait couler dans nos veines un sang, moins facile à s'alumer, et nous avons moins de peine à vaincre nos passions. Les pretres d'Apis ne se permettent point du tout le commerce des femmes.

Telle est aujourd'hui notre religion. Elle s'eloigne de l'ancienne en plusieurs points importants. Entre autres dans ce qui regarde la metempsychose, qui trouve aujourd'hui peu de partisans. Quoiqu'elle fut fort acreditée, il y a sept cent ans, lorsque Pythagore a visité notre pays. Notre ancienne mythologie, parle aussi beaucoup des dieux des planetes, qui sont apellés les régisseurs. Mais aujourd'hui cette doctrine est abandonnée aux faiseurs d'horoscopes. Comme je vous l'ai dit, les religions changent ainsi que tout dans ce monde.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de nos saints mysteres. Et je vous dirai tout ce qu'il vous importe d'en savoir. D'abord soyez bien persuadé, que si vous etiés innitié, vous n'en sauriés pas davantage sur l'origine de notre mythologie. Ouvrés l'historien Hérodote. Il étoit innitié, et s'en vante à chaque page. Cependant il fait des recherches sur l'origine des dieux de la Grece, comme quelqu'un qui n'en sauroit pas plus que le vulgaire.

Ce qu'il apelle le discours sacré n'avoit aucun raport avec l'histoire. C'étoit ce que les Romains appellent Turpi-loquence, ou discours honteux. L'on fait à chaque innitié un récit, qui choque les idées communes de décence. A Eleusis c'est sur le compte de Baubo, qui reçut Cérés ches elle. En Phrygie il s'agit des amours de Bachus.

En Egypte nous croyons que cette turpitude est un embleme, qui indique combien l'essence de la matiere est vile, en elle meme, et nous n'en savons pas davantage. Un illustre consulaire apellé Cicéron, a fait dernièrement un livre, sur la nature des Dieux. Il avoue qu'il ne sait point d'où l'Italie a pris son culte religieux. Cependant il étoit Augure, et par conséquent innitié à tous les mysteres de la Théologie Toscane. L'ignorance, qui perce dans les ouvrages de tous les innitiés, vous prouve que l'innitiation ne nous rendroit pas plus savant sur l'origine de notre religion. Tout cela est efectivement tres ancien. Vous voyez une procession d'Osiris, dans le bas relief d'Osymandias. Le culte d'Apis, et de Mnévis fut introduit en Egypte par Keachus, il y a plus de trois mille ans.

L'innitiation ne donne aucune lumiere, ni sur l'origine du culte, ni sur l'histoire des Dieux, ni même sur le sens de nos emblemes. Mais l'établissement des mysteres n'en n'a pas moins été tres utile au genre humain. L'homme qui se reproche quelque faute grave, ou dont les mains sont souillées

³³ l'un des *surch.* : les

par le meurtre, se présente aux prêtres des mystères, fait l'aveu de ses péchés et ensuite il est purifié par le baptême. Avant l'époque de cette institution salutaire, beaucoup d'hommes qui ne pouvoient plus approcher des autels, étoient rejetés de la société et devenoient des brigands.

Dans les mystères de Mithra, on présente à l'inné du pain et du vin, et l'on appelle ce repas l'Eucharistie. Le pécheur réconcilié avec Dieu, recommence une nouvelle vie, plus innocente, que celle qu'il avoit menée, auparavant ”

Ici j'interrompis le juif-errant et je lui observai que l'Eucharistie, me sembloit appartenir uniquement à la religion chrétienne.

Velasquez prit alors la parole. “ Pardonnez moi (me dit il) Ce qu'il a dit à cet égard, est très conforme à ce que j'ai lu dans Saint Justin Martyr qui ajoute même que l'on y reconnoit la malice des démons, d'avoir imité à l'avance, ce que les Chrétiens devoient faire un jour. Cependant continués Seigneur juif errant. ” Le juif reprit en ces termes le fil de son discours.

“ Les mystères (dit Chérémon) ont encore une cérémonie qui leur est commune à tous. Un Dieu meure. On l'entere, on le pleure pendant plusieurs jours. Ensuite le Dieu ressuscite et l'on se réjouit. Quelques uns disent que cet emblème représente le Soleil, mais généralement on l'entend des graines confiées à la terre.

Voilà (ajouta le prêtre) voilà mon jeune israélite à peu près tout ce que je puis vous dire sur nos dogmes et nos rites. Vous voyez que nous ne sommes point idolâtres comme vos prophètes nous l'ont reproché tant de fois. Mais je l'avoue, je pense que votre religion et la mienne commencent à ne plus suffire aux nations. Si nous jettons les yeux autour de nous, nous apercevons partout l'inquiétude et le goût des nouveautés.

En Palestine on se porte en foule, dans le désert pour y entendre ce nouveau prophète qui baptise dans le Jourdain. Ici vous voyez des Thérapeutes ou guérisseurs des Mages qui mêlent le culte des Persans avec le nôtre, le jeune Apollonius qui promène de ville en ville sa blonde chevelure et veut se faire passer pour Pythagore. Des batteurs se donnent pour prêtres d'Isis, et l'ancien culte de la déesse est abandonné. Ses temples sont deserts, l'encens ne brûle plus sur ses autels. ”

Comme le Juif errant en étoit à cet endroit de son récit, il s'aperçut que nous approchions du gîte et se perdit dans le vallon.

Je pris à part le Duc Velasquez et je lui dis “ Permettez moi de vous demander votre avis sur les choses que nous dit le juif errant. Il y en a, qu'il nous convient peu d'entendre, et qui me semblent contraires à la croyance que nous professons.

— Seigneur Alphonse (me répondit Velasquez) ce sentiment de piété, doit vous faire honneur aux yeux de tout homme qui pense. Ma foi est j'ose le dire plus éclairée que la votre, mais elle n'est pas moins vive et moins pure. La preuve en est dans mon système, dont je vous ai parlé plusieurs fois, et qui n'est qu'une suite de réflexion sur la providence et sa sagesse infinie. Je crois donc Seigneur Alphonse que ce que j'entens sans peine, vous pouvez l'écouter sans scrupule. ”

Cette réponse de Velasquez me tranquillisa tout à fait, et pendant la soirée, le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de sa déconvenue, au jardin du Buen-retiro parut ressentir le besoin de dormir. Je le laissai jouir d'un repos que l'état de sa santé lui rendoit nécessaire. Et l'étant venu veiller la nuit suivante, il reprit en ces termes le fil de sa narration.

J'avois toujours l'ame remplie d'amour pour Ines, et comme vous le pouvez croire d'indignation contre Busqueros. Ce qui n'empêcha point l'importun facheux, de m'aparoître le lendemain, en meme tems que l'on aporçoit la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier apêtit, il me dit " Seigneur Don Lope, je conçois qu'à votre age, vous n'ayez pas envie de vous marier. Mais d'alleguer à une fille, le couroux de votre ayeul Inigo Soarez [cahier] 4 qui après avoir couru les mers, est venu fonder une maison de commerce à Cadiz. Voila véritablement une idée fort bizarre. Vous etes bien heureux que j'aye un peu racomodé la chose.

— Seigneur Don Roque (lui répondis je) daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'aves déjà rendus. C'est de ne point aller ce soir au buen-rétiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas,³⁴ et que si elle y vient elle ne daignera pas me parler. Mais je veux aller sur ce meme banc³⁵ où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur et gémir à mon aise. "

Don Roque prit un air fort serieux, et me dit " Seigneur Don Lope, le propos que votre Seigneurie vient de m'adresser a quelque chose de tres ofensant, et pouroit faire croire que mon dévouement n'auroit pas le bonheur de vous agréer. Il est vrai que je pourrois sans inconvéniement vous laisser gémir seul et déplorer vos infortunes. Mais la Belle Inez pouroit venir. Et si je n'y suis pas, qui se chargera de réparer vos imprudences. Non, non Seigneur Don lope, je vous suis trop dévoué pour vous obéir en ceci. "

Don Roque se retira tout de suite après le diné. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin du Buen-retiro, mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Le Busqueros parut alla me chercher au Buen-retiro, et ne me trouvant pas il revint sur ses pas, et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quitai mon ambuscade et j'allai dans les memes lieux où j'avois déjà eu tant de plaisirs et de chagrins. Je m'assis sur le Banc, ou j'avois été la veille, et j'y répandis bien des larmes.

Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule. Je crus que c'étoit Busqueros, je me retournai avec un sentiment de colere. Mais je vis Inez qui me sourioit avec une grace divine. Elle prit place à coté de moi, ordonna à sa suivante de s'eloigner un peu, et me tint ce discours. " Mon cher Soarez, j'étois hier fort irritée contre vous. Parceque je ne comprenois pas, pourquoi vous me parliez de votre grand pere et de votre ayeul. Mais j'ai été aux informations.³⁶ J'ai su que depuis un siecle votre maison ne veut point avoir de rélation avec la notre, et cela sur je ne sais quels griefs qui, dit on, sont en eux memes de tres peu de conséquence. Mais s'il y a des difficultés de votre coté, il y en a aussi du mien. Mon pere, a depuis longtems disposé de moi, et craint que je ne prenne des idées d'établissement diférentes des siennes. Il veut que je sorte rarement, et ne me permet point de fréquenter le Prado, non plus que les spectacles. Ce n'est que l'absolue necessité de me faire prendre l'air quelquefois, qui le force à me permettre de venir ici avec ma duegne³⁷. Cette promenade est si peu fréquentée qu'il croit que j'y puis paroître sans danger. Mon futur époux est un Seigneur Napolitain appellé le Duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune, et pour réparer la sienne. J'ai toujours eu beaucoup d'eloignement pour ce parti, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connois. Mon pere est d'un caractere entier. Cependant Madame d'Avaloz sa sœur cadete, a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chere tante a infiniment d'amitié pour moi, et elle est fort contraire au Duc Napolitain. Je lui ai parlé de vous. Elle désire vous connoitre. Venez avec moi jusqu'à ma voiture. Vous trouverez à la porte du jardin, un des gens de Madame Davaloz qui vous conduira chez elle. "

Ce discours de l'Adorable Inez remplit mon cœur de joye, et je conçus mille douces espérances. Je

³⁴ *Biffé* : mai

³⁵ *Interl.*

³⁶ *Biffé* : et

³⁷ ici avec ma duegne *surch.* : prendre l'air quelquefois

la suivis, jusqu'à sa voiture puis j'allai ches sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à Madame d'Avaloz. J'y retournai les jours suivants à la même heure et toujours j'y trouvai sa niece.

Mon bonheur dura six jours, le septieme je fus informé de l'arrivée du Duc de Santa-Maura. Madame d'Avaloz me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison, me remit avec mystere une lettre ainsi concue.

INEZ MORO   LOPE SOAREZ

L'homme haissable auquel je suis destinée, est à Madrid, et ses gens remplissent toute notre maison. J'ai obtenu la permission de me retirer dans un corps de logis, dont une fenetre donne dans la ruelle des Augustins. La fenetre n'est pas tres haute et nous pouvons³⁸ nous entretenir quelques instants. J'ai a vous dire des choses qui importent à notre bonheur. Venez à la nuit tombante.

Il étoit cinq heures du soir lorsque je reçus ce billet, et le soleil se couchant à neuf il me restoit quatre heures dont je ne savois trop que faire. Je pris le parti d'aller au Buen-retiro. La vue de ce lieu ne manquoit pas de me plonger en de douces reveries, qui me faisoient passer le tems sans que je m'apercusse de sa longueur. J'avois déja fait quelques tours dans le jardin, lorsque je vis entrer le Busquéros. Mon premier mouvement fut de grimper sur un chene noueux que je voyois pres de moi. Mais je n'étois point asses adroit pour reussir, je redescendis à terre, et m'allai metre dans un banc, où j'atendis l'ennemi de pied ferme.

Don Roque m'abordant avec son air familier et content de lui, me dit. " Eh bien Seigneur Don Lope Je crois que la belle Moro, finira par atendreir votre ayeul Inigo, qui apres avoir couru les mers est venu fonder une maison à Cadiz. — Vous ne me repondez pas seigneur Don Lope. Et bien puisque vous ne voulez pas parler je vais prendre place sur ce banc, et je vous raconterai mon histoire vous y trouver s des traits assés bizarres. "

J'étois résolu à tout souffrir, jusqu'au couché du soleil. Je laissai donc toute liberté au Busqueroz, qui commença en ces termes.

HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUÉROS.

Je suis le fils unique de Don Blas Busquéros, le[quel] étoit le fils cadet, du frère cadet d'un autre Busquéros qui lui meme étoit d'une branche cadete

Mon pere eut l'honneur de servir le Roi pendant trente ans, en qualité d'Alfier, c'est à dire d'enseigne dans un régiment d'infanterie. Voyant que sa perseverance ne pouvoit le faire monter au grade de sous-lieutenant il quita le service, et s'etablit dans la bourgade d'Allazuellos, où il épousa une demoiselle, noble à qui un oncle chanoine, avoit fait une rente viagere de six cent piastres. Je fus le seul fruit de cette union qui ne dura guere, mon pere etant mort lorsque je n'avois encore que huit ans.

Je restai donc abandonné aux soins de ma mere qui pourtant n'en prenoit pas beaucoup. Croyans, sans doute, que le mouvement étoit salutaire aux enfants, elle me laissoit courir les rues, du matin jusqu'au soir sans s'embarasser de ce que je fesois. Les autres enfants de mon age n'avoient point la liberté de sortir, quand ils le vouloient, ainsi c'étoit moi, qui les allois voir. Leurs parents s'étoient acoutum s à mes visites, et n'y fesoient plus d'attention. Je trouvai par la le moyen de m'introduire à toute heure, dans toutes les maisons de la bourgade.

Un esprit naturellement porté à l'observation me fesoit curieusement remarquer, ce qui se passoit dans l'intérieur de tous les ménages, et je le raportoais fidelement à ma mere, qui prenoit beaucoup de

³⁸ *Surch.* : pourons

plaisir à mes récits. Je dois même avouer que, c'est à ses sages direction[s], que je dois l'heureux talent que j'ai pour [me] mêler des affaires des autres, plus tôt pour leur avantage que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferois un très grand plaisir à ma mère, d'instruire³⁹ tout le voisinage de ce qui se passait chez nous. Elle ne recevoit pas de visite, et n'avoit point d'entretien, quelque particulier qu'il fut, que toute la bourgade n'en fut aussitôt informée, mais cette publicité, n'eut pas le droit de plaire, et un chatiment assez rude, m'avertit qu'il falloit importer les nouvelles du dehors, sans ébruiter celles du dedans.

Au bout de quelque temps je m'aperçus que dans toutes les maisons l'on se cachoit de moi. J'en fus piqué, les obstacles que l'on opposoit à ma curiosité ne firent que l'irriter davantage. J'inventai mille moyens pour faire pénétrer mes regards, jusque dans l'intérieur des chambres et la bâtisse légère en usage⁴⁰ dans la bourgade favorisoit mes manœuvres. Les plafonds n'étoient que de planches assemblées. Je m'introduisois la nuit dans les greniers, je perçois les planches avec une vrille, et j'étois bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquois à ma mère, qui les dévoiloit à tous les habitants d'Allazuelos ou plus tôt à chacun d'eux en particulier. — On se doutoit bien, que ma mère me devoit toutes ses informations, et l'on me haïssoit tous les jours davantage, toutes les maisons m'étoient fermées. Mais les lucarnes m'étoient ouvertes, et tapis dans les greniers, j'étois au milieu de mes concitoyens sans qu'ils le sussent, ils m'hébergeaient sans le vouloir, et j'habitois leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avois aussi de commun, avec ces animaux de m'introduire dans les garde manger quand je le pouvois et d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix huit ans, ma mère me dit qu'il étoit temps pour moi de choisir un état. Mais mon choix étoit fait depuis longtemps. Je voulois être homme de loi, et avoir par là mille occasions de connoître l'intérieur des familles, et m'ingérer dans leurs affaires. Il fut donc décidé que j'étudierois le droit et je partis pour Salamanque

Quelle différence entre une grande ville, et la Bourgade où j'avois vu le jour. Quel vaste champ pour ma curiosité. Mais aussi que de nouveaux obstacles. Les maisons avoient plusieurs étages, elles étoient exactement fermées pendant la nuit. Et, comme pour me piquer davantage, les habitants des seconds et troisièmes étages, laissent la nuit leurs fenêtres ouvertes, pour respirer un air plus libre. — Je vis au premier coup d'œil que seul, je ne pourrois rien faire, et qu'il falloit m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc, à suivre mon cours de droit et cependant j'étudiois le caractère de mes camarades afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, et je commençai à roder les nuits avec eux, faisant seulement un peu de tapage dans les rues, enfin lorsque je les crus assez préparés, je leurs dis. “ Mes chers amis n'admirez vous pas l'audace, avec la quelle les habitants de cette ville, laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Et quoi, parce qu'ils sont élevés de vingt pieds au [dessus] de nos têtes, se croient-ils le droit de braver les Étudiants. Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passe chez eux, et ensuite de leur montrer ce que nous savons faire. ”

Ce discours fut applaudi, mais on ne savoit point encore, où j'en voulois venir. Alors je m'expliquai plus clairement. “ Mes chers amis (leur dis je) d'abord il faut avoir une échelle, de quinze pieds seulement trois de vous envelopés dans leurs manteaux la porteront facilement, et auront seulement l'air de gens qui marchent à la file, surtout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé, et de tenir l'échelle du côté du mur. Lorsque nous voudrons faire usage de l'échelle, nous l'appuyons, contre une fenêtre et tandis que l'un de nous s'élèvera ainsi au niveau de l'appartement que⁴¹ l'on voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se fait au dessus du res-de-chaussés, nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

³⁹ *Surch.* : d'informer

⁴⁰ bâtisse légère en usage *surch.* : manière légère dont on bâtissoit

⁴¹ *Surch.* : qu'il

Ce projet fut agréé. Je fis⁴² exécuter une échelle légère et pourtant solide, et de laquelle fut achevée nous nous mimas à même de l'employer. Je choisis une maison d'assez bonne apparence, dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle, et je m'élevai de manière à ce que ma tête seule, pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnoit en plein, néanmoins dans le premier instant je n'y pus rien distinguer. Mais ensuite je vis un homme dans son lit, qui me fixoit avec des yeux hagards. La frayeur sembloit lui avoir ôté l'usage de la parole. Cependant il le retrouva et me dit " Tête effroyable, et sanglante. Cesse de me poursuivre, et de me reprocher un crime involontaire..." "

Comme Don Roque en étoit à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil baissoit beaucoup, et n'ayant pas pris de montre, je lui demandai l'heure qu'il étoit ?

Cette question assez simple parut l'offenser beaucoup " Seigneur Don Lope Soarez (me dit il avec un peu d'humeur) Il me semble que lorsqu'un galant homme a l'honneur de vous raconter son histoire l'interrompre à l'endroit le plus intéressant pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre, qu'il est ce que nous autres Espagnols appelons Pesado ; c'est à dire, ennuyeux. Je ne pense pas que l'on puisse me faire une inculpation pareille, et dans cette conviction je reprends la suite de mon histoire "

Voyant que l'on me prenoit pour une tête, effroyable et sanglante, je donnai à mes traits l'expression la plus effrayante qu'il fut possible de trouver. Mon homme n'y put tenir. Il sauta⁴³ de son lit, et s'élança hors de la chambre. Mais il n'étoit pas seul dans ce lit. Une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture deux bras très ronds, et m'ayant aperçu elle se leva, et ferma aux verrous, la porte par laquelle son mari étoit sorti, puis elle me fit signe d'entrer. Mon échelle étoit un peu courte, je m'aidai de quelque ornement d'architecture, j'y posai un pied, et je m'élançai dans l'appartement. La dame m'ayant considéré de plus près, parut apercevoir qu'elle s'étoit trompée, et je m'aperçus aussi que je n'étois pas l'homme qu'elle atendoit. Cependant elle me fit assoir et passa un jupon.

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, et me dit. " Monsieur j'atendois un parent, qui devoit me parler de quelques affaires de famille, et vous jugés bien que s'il entroit par la fenêtre il en avoit des motifs suffisants. Quant à vous Monsieur, je n'ai point l'honneur de vous connoître, et je ne sais pourquoi. Vous venez chez moi à l'heure qu'il est, qui n'est point celle des visites. "

Je lui répondis. " Madame, mon intention n'étoit point de venir chez vous, mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur, de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe " Alors je pris occasion d'instruire la jeune dame, de mes goûts, des occupations de ma jeunesse et de la liaison que j'avois formée avec quatre jeunes gens qui devoient seconder mes entreprises.

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes paroles, puis elle me dit " Monsieur ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison. Rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres. Et j'ai toujours pensé la-dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus longtemps, mais nous nous reverrons.

— Madame (lui dis je) avant que vous fussiez éveillée, votre époux, m'avoit fait l'honneur de prendre mon visage, pour une tête effroyable, qui venoit lui reprocher un crime involontaire. Faites moi l'honneur de m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité (dit la dame) Rendez vous demain à cinq heures du soir au jardin public, et vous m'y trouverez avec une de mes amies. Pour ce soir Adieu. "

La dame me reconduisit jusqu'à la fenêtre avec beaucoup de politesse. Je descendis l'échelle et j'allai rejoindre mes compagnons, à qui je racontai, ce qui s'étoit passé. Le lendemain je me rendis au jardin public à cinq heures précises.

Comme Busqueros en étoit à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil, baissoit considérablement, et je dis " Seigneur Don Roque je puis vous assurer, qu'une affaire très importante

⁴² Biffé : fai

⁴³ Biffé : hors

exige que je vous quite. Il vous sera tres facile de reprendre la suite de votre histoire, la premiere foix que vous me ferez l'honneur de diner chez moi. ”

Busqueros prit l'air le plus serieux et me dit “ Seigneur Don Lope Soarez, il me devient évident que votre intention est de m'ofenser. Si cela est vous feriez mieux de me dire tout franchement, que vous me regardez comme un impudent bavard, et un ennuyeux. Mais non, Seigneur don Lope, je ne puis me persuader que ce soit la, votre facon de penser à mon egard, et je reprends le fil de mon récit. ”

Je trouvai au jardin public la dame en question, avec une de ses amies, personne grande et bien faite et apeuprès de son age. Nous primes place sur un banc, et la dame, voulant que je fisse avec elle une connoissance plus particuliere, commença en ces termes, l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE FRASQUÉTA SALÉRO

Je suis la fille cadette d'un brave officier qui par ses services, avoit mérité que toute sa paye fut à sa mort⁴⁴ conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mere qui etoit née à Salamanque,⁴⁵ s'y retira avec ma sœur qui s'apelloit Dorothée, et avec moi que l'on apelloit alors Frasuqéta. Elle possedoit une maison dans un quartier tres solitaire, elle la fit reparer et arranger. Nous nous y établimes, et nous y vivions avec une economie qui répondoit fort bien aux modestes dehors de notre habitation

Ma mere ne nous laissoit aller ni au spectacle ni au combat de Taureaux, ni dans les promenades publiques. Elle ne fesoit ni ne recevoit de visites. N'ayant donc point d'autre amusement j'étois presque tout le jour à la fenetre.

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse. S'il passoit dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivois des yeux, et le regardois de maniere à le persuader, qu'il m'inspiroit quelque sorte d'intéret. Les passants n'étoient point insensibles aux égards que j'avois pour eux. Quelques uns me saluoient, d'autres me jetoient des regards d'aprobation, et plusieurs d'entre eux repassoient plusieurs foix dans la rue sans autre intention que celle de me revoir. Lorsque ma mere s'apercevoit de mon manège, elle me disoit “ Frasuqéta, Frasuqetta Qu'est ce que c'est que vous faites la ? Soyés modeste et serieuse comme votre sœur sans quoi vous, ne trouverez point de mari. ” Ma mere se trompoit, car ma sœur est encore fille, et je suis mariée depuis plus d'un an.

Notre rue etoit fort deserte, et j'avois rarement le plaisir d'y voir des passants, dont l'exterieur attira mes prévenances, cependant une circonstance particuliere me favorisoit. Il y avoit fort pres de nos fenetres un grand arbre, avec un banc de pierre. Et ceux qui vouloient me voir à leur aise, pouvoient s'y assoir, sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour un jeune homme, bien mieux mis que tous ceux que j'avois vu jusqu'alors, vint prendre place sur le banc, tira un livre de sa poche et se mit à lire. Mais des qu'il m'eut aperçu la lecture ne l'occupa guere et ses yeux ne quiterent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants. — Une foix il s'approcha de ma fenetre avec l'air de chercher quelque chose. Puis il me dit. “ Mademoiselle n'avez vous rien laissé tomber ? ” Je lui dis que non.

“ Tampus (me répondit il) car par exemple si vous aviez laissé tomber cette petite croix que vous avez au cou, je l'aurois ramassée, et je l'aurois emportée chez moi. Possédant quelque chose qui vous avoit appartenu, je me ferois l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas aussi indiferent que d'autres gens qui viennent s'assoir sur ce banc. L'efet que vous avés fait sur mon cœur merite peut-etre un peu que vous me distinguiez de la foule. ” Comme ma mere entra dans ce moment, je ne pus répondre au jeune homme, mais je defis adroitement ma croix et je la jettai dans la rue

Le soir je vis venir deux dames, suivies d'un laquais en belle livrée. Elle s'assirent sur le banc, et oterent leurs mantilles. Alors l'une d'elles tira de sa poche, un morceau de papier, le défit et en tira une petite croix d'or, apres quoi elle me jetta un regard un peu moqueur. — Persuadée que le jeune homme

⁴⁴ *Interl.* : à sa mort

⁴⁵ *Biffé* : ave

avoit fait à cette dame, le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable et je n'en dormis pas de la nuit. — Le lendemain mon perfide s'assit encore sur son banc, et je fus très surpris de le voir tirer de sa poche un petit morceau de papier, le déplier, en ôter ma petite croix et la baiser.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille, ils apportèrent une table et la couvrirent puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille. Elles s'assirent sur le banc et firent servir ce que l'on avoit apporté.

Ma mère et ma sœur qui ne se mettoient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence, au bruit des assiettes et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant les invita à venir partager ce repas, les pria seulement de faire apporter quelques chaises.

Ma mère ne se fit point trop prier. Elle fit porter des chaises dans la rue, nous ajoutâmes quelque chose à notre parure, et nous allâmes joindre la dame qui nous avoit prévenu avec tant d'obligeance — En l'abordant je m'aperçus qu'elle avoit beaucoup de ressemblance, avec mon jeune homme. Je supposai qu'elle étoit sa sœur, j'en conclus qu'il lui avoit parlé de moi, lui avoit donné ma croix, et que la veille elle s'étoit mise à cette place,⁴⁶ seulement pour me voir. — Bientôt⁴⁷ on s'aperçut qu'il manquoit de cuillères, et ma sœur en alla chercher — Tout de suite on s'aperçut qu'il n'y avoit point de serviettes ma mère me dit d'y aller. Mais la dame me fit signe et je répondis que je ne saurois jamais les trouver. — Ma mère y alla donc. Des qu'elle fut partie je dis à la Dame. “ Il me semble madame que vous avez un frère, qui vous ressemble beaucoup

— Non madame (me répondit elle) ce frère dont vous parlez, c'est moi même. Mais écoutez moi bien. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de Sant Lugar. Moi même je dois être bientôt Duc d'Arcos, parceque j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse. Mais si je me refusois à ce mariage, il en résulteroit dans ma famille des scènes lugubres qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné mademoiselle, de vouloir vous parler de choses contraires à l'honneur. Mais vous ne quittés pas l'Espagne, ni moi non plus, le hasard pourra nous réunir, à son défaut je saurai bien faire moi même naître les occasion[s] de nous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix. Je l'ai choisi d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose point sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir, destinée à me rappeler au votre ” J'étois élevée par une mère dont les principes avoient la plus grande austérité, et je savois assez que l'honneur me prescrivait de refuser ce présent. Mais quelques réflexions que je fis pour lors, et que je ne me rappelle pas dans cet instant, me déterminèrent à l'accepter — Ma mère revint avec des serviettes, et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous mes fenêtres et sans doute, il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant je fis réflexion, que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence me trouvant à l'église je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds, et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'étoit sans doute un morceau de verre que l'on avoit ainsi enchassé, mais que je devois toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeoit dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère, elle me dit que le plus convenable, seroit de l'offrir à Saint Antoine de Padoue, qui étoit le protecteur de notre famille, mais qu'en la vendant, il y auroit de quoi faire deux bonnes dotes, et nous marier toutes les deux. “ Pardonnez moi Maman (lui répondis je) il me semble, que d'abord il faut faire publier que nous avons trouvé une bague sans en spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente, nous lui rendrons la bague. Si non ma sœur n'y a aucun droit, non plus que Saint Antoine [de] Padoue, et comme j'ai trouvé la

⁴⁶ *Biffé* : et lui

⁴⁷ *Biffé* : qu

bague, elle m'apartiendra incontestablement. ” Ma mere n'eut rien à repondre. On publia dans Salamanque, qu'il y avoit une bague de trouvée, mais on garda le secret sur sa valeur, et comme vous le jugez bien personne ne se presenta

Le jeune homme à qui je devois un present aussi [précieux] avoit fait une vive impréssion sur mon cœur, et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenetre. Mais enfin la force de l'habitude, fit [que] je mis [*sic*] remis comme auparavant et que j'y passois presque tout mon tems.

Le banc de pierre, ou le jeune duc se placoit pour me voir, etoit alors rempli par un gros monsieur dont l'humeur paroissoit parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenetre, et ma presence sembloit lui etre désagreable : il me tourna le dos. Mais je l'incomodois, lors même qu'il ne me voyoit pas, car il se tournoit de tems à autre, avec un air d'inquietude. Bientot il s'en alla temoignant par ses regards, ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain, et repeta la meme scene. Enfin il se tourna tant et se retourna qu'au bout de deux mois, il me demanda en mariage.

Ma mere me dit qu'on ne trouvoit pas tous les jours des partis comme celui la, et m'ordonna de l'accepter. J'obeïs. Je changeai mon nom de Frascuëta Salero en celui de Dona Francisca Cornadez, et je vins habiter la maison où vous m'avez vue hier.

Devenue la femme de Don Cornadez, je ne m'ocupai plus qu'à faire son bonheur. J'y reussis trop et au bout de trois mois je lui trouvai l'air plus heureux que je ne voulois. Et qui pis est il croyoit me rendre parfaitement heureuse. Cet air de satisfaction alloit tres mal à sa phisionomie, et de plus il me déplaisoit et m'impatientoit. Heureusement l'etat de Béatitude ne dura pas longt tems.

Un jour Cornadez sortant de chez lui, vit un⁴⁸ petit garçon qui tenoit un papier à la main et sembloit embarassé. Il voulut le tirer de peine et vit que la lettre étoit adressée “ A l'adorable Frascuëta ” Cornadez fit une grimace qui mit en fuite le petit comissionaire. Ensuite il emporta chés lui ce precieux document, et y lut ce qui suit

Ce peut il, que mes richesses, ma valeur mon nom, ne puissent me faire connoitre de vous. Je suis pret à tout faire, à tout donner, à tout entreprendre seulement, pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s'etoient ofert à me servir m'ont sans doute trompés. Car je n'obtiens de vous aucun signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractere, rien ne m'arete lorsqu'il s'agit des interets d'une passion. La miene à sa naissance, ne connoit plus ni freim, ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

Le Comte de Penna-Flor

La lecture de ce billet fit evanouir à l'instant toute la félicité, dont jouissoit Cornadez. Il devint inquiet soupçonneux, et ne me permetoit pas de sortir, si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il avoit prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cornadez n'osoit cependant pas me parler de ses peines, car il ne savoit pas où j'en étois avec le Comte de Penna-Flor, ni même si j'étois instruite de son amour — Cependant mille circonstances venoient accroître son inquietude. Une foix il trouva une echelle apuyée contre le mur du jardin. Une autre foix un inconnu parut s'etre caché dans la maison. D'ailleurs de frequentes serenades se fesoient entendre, et c'est une musique que les jaloux detestent. Enfin le Comte de Penna-Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado, avec ma dévoute voisine. Nous restames tard, et presque seules au bout de la grande allée. Le Comte nous aborda, me déclara formellement sa passion, me déclara qu'il etoit resolu à me posseder ou mourir, puis il me prit la main de force, et je ne sais ce que ce furieux eut entrepris, sans les cris que nous fimes.

Nous revinmes au logis dans un etat afreux. La devote voisine déclara, à mon epoux qu'elle ne vouloit plus sortir avec moi, et qu'il etoit bien facheux, que je n'eusse pas un frere qui sut en imposer au Comte puisque j'avois un mari qui savoit si peu me faire respecter. Que la réligion nous defendoit à la verité les vengeances mais que l'honneur d'une femme tendre et fidelle meritoit que l'on s'en

⁴⁸ Biffé : pap

occupa un peu davantage. Et qu'enfin le Comte de Penna-Flore n'en⁴⁹ agissoit ainsi que parce qu'il étoit peut-être informé de l'humeur débonnaire de Don Cornadez.

Mon époux revenant la nuit suivante par une rue étroite, qu'il suivoit assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes dont l'un tiroit de grandes bottes contre le mur avec une épée d'une longueur démesurée. Et l'autre homme lui disoit. " Bravo Seigneur Don Ramire. Si vous y allez ainsi avec l'illustre Comte de Penna-flor, il ne sera pas long-tems la terreur des freres et des époux. " Le nom odieux de Pennaflor, rendit Cornadez attentif, et il se blotit dans une allée obscure [cahier] 5 " Mon cher ami (répondit l'homme à la grande épée) Je ne suis pas en peine de mettre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna-Flor. Je ne veux point le tuer, mais seulement l'arranger de manière à ce qu'il n'y revienne plus. Cela n'est pas pour rien, que Ramire Caramanza passe pour le premier breteur de l'Espagne. Mais ce qui m'embarrasse ce sont les suites de mon duel. Si j'avois seulement cent doublons, j'irois passer quelque tems dans les isles. "

Les deux amis s'entretenirent quelque tems sur le même ton, et ils alloient se retirer lorsque mon mari sortit de sa cachette, les aborda et leur dit " Messieurs je suis un de ces époux dont le Comte de Penna-Flor trouble la tranquillité. Si votre intention eut été de le tuer, je ne me serois point mêlé à votre conversation, mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont nécessaires, pour passer dans les isles. Restez ici, je vais chercher cet argent. " Il alla en effet chez lui, et revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante⁵⁰, nous entendimes frapper à notre porte, avec un air d'autorité. L'on y alla, et l'on vit paroître un homme de Justice, avec deux Alguazils. L'homme de justice dit à mon époux. " Monsieur nous sommes venus de nuit, par ménagement pour vous, afin que notre apparition, ne vous fit aucun tort, et ne mit pas l'effroy dans le voisinage. Il s'agit du Comte de Penna-Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombée de la poche de l'un des assassins, peut faire croire que vous avez donné cent doublons, pour les encourager à ce crime et favoriser leur évasion. " Mon mari répondit avec⁵¹ une présence d'esprit dont je ne l'aurois pas soupçonné. " Je n'ai jamais vu le Comte de Penna-Flor. Deux hommes que je ne connois pas, m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j'avois faite l'année passée à Madrid et j'en ai payé le montant. Si vous voulez j'irai chercher la lettre de change. "

L'homme de loi tira une lettre de sa poche et dit " Il y a ici Nous partons pour Saint Domingue avec les cent doublons du bon Cornadez.

— Et bien (dit mon époux) ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle étoit à vue et je n'avois pas le droit d'en différer le paiement, ni de m'informer du nom des porteurs.

— J'appartiens à la justice criminelle (dit l'homme de loi) et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort, adieu Seigneur Cornadez, excuses l'embarras que nous vous avons donné "

Comme je vous l'ai dit la présence d'esprit que mon époux fit voir dans cette occasion me surprit, mais j'avois déjà observé d'autres fois qu'il montrait du génie, lorsqu'il s'agissoit de son intérêt où de la conservation de sa personne. — Lorsque toute cette alarme fut un peu⁵² passée, je demandai à mon cher Cornadez si réellement il avoit fait assassiner le Comte de Pennaflor. Il ne voulut d'abord convenir de rien, enfin il avoua qu'il avoit donné cent doublons au Spadassin Caramanza, non pas pour tuer le Comte, mais seulement, pour le corriger de sa petulance. Que néanmoins l'idée d'avoir contribué à un meurtre pesoit sur sa conscience, et qu'il méditoit de faire un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle et peut-être plus loin, pour gagner d'autant plus d'indulgences

Cet aveu de mon mari, devint pour ainsi dire le signal des événements les plus extraordinaires et les plus surnaturels. Car presque chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante, propre à

⁴⁹ Biffé : n'

⁵⁰ La nuit suivante *surch.* : Le sur lendemain au soir

⁵¹ *Interl.*

⁵² *Interl.*

porter le trouble dans une conscience déjà bourelée. Presque toujours il s'agissoit des cent doublons. — Quelquefois au milieu des tenebres, on⁵³ entendoit une voix qui disoit “ Je vais te rendre les cent doublons. ” D'autre fois on entendoit compter de la monoye.

Un soir une servante vit dans un coin un bassin, rempli de doublons, elle voulut metre la main dessus, et ne trouva que des feuilles seches qu'elle nous apporta avec le bassin.

Le lendemain au soir, mon epoux⁵⁴ passant par une chambre qui n'etoit que foiblement eclairée par les rayons de la lune, crut voir dans un coin une tete d'homme dans un bassin, il en sortit rempli d'efroy, et me dit ce qui l'avoit causé. J'y allai et je ne vis pas⁵⁵ sa tete à peruque que par hasard l'on avoit mis dans son plat à barbe. Comme je ne voulois point le contredire et que je voulois même entretenir sa⁵⁶ terreurs, je fis des cris afreux, et je l'assurai que j'avois vu la même tete sanglante, et menacante.

Depuis lors la meme tete aparut à presque tous les gens de la maison. Et mon mari s'en afecta au point de faire craindre pour sa raison. — Cependant je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ces aparitions etoient de mon invention. Le Comte de Penna-flor etoit comme l'on dit un etre de raison imaginé seulement pour inquieter Cornadez, et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes de justice aussi bien que les spadassins⁵⁷ etoient des gens du duc D'Arcos qui etoit venu à Salamanque tout de suite après son mariage.

Cette nuit je comptois faire quelque grande peur à mon mari, parce que je ne doutois pas qu'il ne sortit de la chambre, et n'alla dans son cabinet où il a un prie-dieu. Alors je me proposois de fermer la porte au veroux, et le Duc devoit entrer ches moi par la fenetre. Je ne craignois point que mon mari le vit monter, ou qu'il trouva l'echelle. Car la maison est exactement fermée toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout-a coup votre tete a paru à la fenetre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna-flor qui venoit lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'à vous parler de cette voisine si dévotte, si exemplaire en qui mon époux avoit tant de confiance. Helas cette voisine, c'etoit le Duc lui meme, et c'est lui que vous voyez ici, avec des habits de femme, qui véritablement lui vont à merveilles. Je suis encore fidele a mes devoirs, mais je ne puis me resoudre à éloigner l'aimable Arcos. Car je ne suis point sure de rester toujours vertueuse, et si je venois à prendre un parti à cet égard je voudrois avoir Arcos sous la main

Frasquetta termina ici son récit et le Duc prenant la parolle me dit “ Seigneur Busquéros ce n'est pas sans dessein que l'on vous à mis dans notre confiance. Il s'agit de hater le voyage de Cornadez. Nous voulons même qu'il ne s'en tienne pas à un simple pelerinage mais qu'il se determine à faire penitence dans quelque retraite pieuse. Pour cela j'ai besoin de vous, et des quatre etudians qui sont à votre disposition. Je vais vous expliquer mon projet ”

Comme Busquéros en etoit à cet endroit de sa narration je m'aperçus que le soleil etoit prêt à se coucher, et je songeai avec efroy, que je pourois manquer au rendes-vous, qui m'etoit donné par la charmante Inez. J'interrompis donc le narrateur, et le conjurai de remettre au lendemain à m'informer

⁵³ *Surch.* : il

⁵⁴ *Interl.* : mon epoux

⁵⁵ *Surch.* : que

⁵⁶ *Surch.* : ses

⁵⁷ *Interl.* : aussi bien que les spadassins

des intentions du Duc d'Arcos. — Busquéros me répondit avec son insolence acoutumée. Alors je me sentis surmonter par la colere et je lui dis “ Detestable Busquéros, arrache moi donc des jours que tu remplis d'amertume, ou bien défens les tiens. ” En meme tems je tirai mon epée et je l'obligeai d'en faire autant.

Comme mon pere n'avoit jamais permis que je touchasse un fleuret. Je fus asses embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espece de moulinet qui parut ettoner mon adversaire. Mais ensuite il fit je ne sais quelle feinte et me perça le bras, sa pointe me fit meme une blessure à l'épaule. — Mon épée me tomba des mains, et je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avoit de plus desespérant ; c'est que je manquois à mon rendés vous, et qu'il ne m'etoit plus possible de savoir les choses dont l'adorable Inez vouloit m'informer.

Comme le Bohémien en etoit à cet endroit de sa narration, on vint l'apeller, et lorsqu'il fut sorti Velasquez dit d'un air asses triste “ J'avois bien prévu que les histoires du Bohemien s'enraineroient les unes dans les autres. Frasquetta Saléro vient de conter son histoire, à Busquéros, qui l'a racontée à Lope Soarez, qui la raconte au Bohemien. J'espere que celui ci nous dira, ce qu'est devenue la belle Inez. Mais s'il met encore une histoire à la traverse, je me brouillerai avec lui, comme Soarez s'est brouillé avec Busquéros. Je pense cependant que notre conteur ne reviendra plus de la soirée ” En efet le Bohemien ne reparut plus et chacun s'alla coucher.

TRENTE-SIXIEME JOURNÉE.

Nous nous remimes en route. Le juif errant ne tarda pas à nous rejoindre, et reprit en ces termes le fil de son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Les leçons du sage Chéremon avoient beaucoup plus d'etendue, que l'espece d'extrait que j'en ai fait. Leur resultat général étoit qu'un prophete apellé Bytis, avoit démontré dans ses ouvrages, l'existence de Dieu, et des anges. Et qu'un autre prophete apellé Thot avoit envelopé ses idées d'une métaphysique tres obscure, mais qui en paroissoit d'autant plus sublime.

Dans cette Théologie, Dieu que l'on apelloit le Pere n'etoit loué que par le silence. Cependant lorsqu'on vouloit exprimer combien il se sufist à lui meme, on disoit “ Il est son propre pere, il est son propre fils ” On le consideroit aussi sous ce raport de fils, et pour lors on l'apelloit “ Raison de Dieu ” ou bien Thot qui en Egyptien veut dire persuasion.

Enfin comme l'on croyoit voir dans la nature esprit et matiere, on regardoit l'esprit comme une émanation de Dieu, et on le représentoit nageant sur le limon comme je vous l'ai dit ailleurs. L'inventeur de cette Métaphysique fut apellé trois foix grand. Platon, qui avoit passé dix-huit ans, en Egypte porta chez les Grecs la doctrine du verbe. Ce qui lui valut de leur part le surnom de Divin.

Chéremon pretendoit que tout cela n'etoit pas entierement dans l'esprit de l'ancienne religion Egyptienne, qu'elle avoit changé, et que toute religion devoit changer. Son opinion à cet égard, fut bientôt justifiée, par ce qui arriva dans la Synagogue d'Alexandrie.

Je n'avois pas été le seul juif qui etudia la Théologie Egyptienne, d'autres y avoient pris gout. Surtout ils avoient été seduits par cet esprit enigmatique qui regnoit dans toute la littérature des

Egyptiens, et qui probablement avoit sa source dans l'écriture hieroglyphique, et dans le⁵⁸ precepte Egyptien, de ne pas s'attacher à l'embleme, mais au sens caché qu'il renferme.

Nos Rabins d'Alexandrie voulurent aussi avoir des enigmes à deviner. Il leur plut de supposer que les écrits de Moïse, bien qu'ils présentassent le récit de faits, et une histoire réelle, étoient néanmoins écrits avec un art si divin, qu'à côté du sens historique, ils en recelloient un allégorique, et caché. Plusieurs de nos savans démêlerent ce sens caché, avec une subtilité qui leur fit beaucoup d'honneur dans le tems. Mais de tous les Rabins aucun ne s'y distingua autant que Philon. Une longue étude de Platon, l'avoit exercé à répandre de fausses lumières, dans les ténèbres de la métaphysique. Aussi l'appelloit on, le Platon de la Synagogue. Le premier ouvrage de⁵⁹ Philon traitoit de la création du monde, mais surtout des propriétés du nombre sept. Dans cet écrit Dieu est appelé le père. Ce qui est tout à fait dans le goût de la Théologie Egyptienne, et non pas dans le style de la bible. On y lit aussi que le Serpent est une Allegorie de la volupté. Que l'histoire de la femme tirée d'une cote de l'homme est aussi allégorique.

Le même Philon a fait un ouvrage sur les songes, où il dit que Dieu a deux temples. L'un des deux temples est ce monde. Et le grand prêtre du temple est le verbe-Dieu. L'autre temple est l'âme rationnelle dont l'homme est grand prêtre.

Dans son livre sur Abraham, Philon s'exprime encore plus dans le goût Egyptien, car il dit " Celui que nos lettres sacrées appellent *Le Etant* (ou celui qui est) C'est lui qui est le père de tout. Des deux côtés il est terminé par les puissances du grand être les plus anciennes et les plus inhérentes. La puissance créatrice, et la puissance régissante. L'une est appelée Dieu, et l'autre le Seigneur. De manière que le grand être, toujours accompagné de ces deux puissances, offre une forme tantôt simple et tantôt triforme l'une lorsque l'âme, entièrement purifiée, s'élève au-dessus de tous les nombres, et même du binaire si voisin de l'unité, et qu'elle arrive enfin à l'image abstraite, sublime et simple. L'autre forme qui est la triple, se présente à l'âme qui n'est pas encore entièrement initiée aux grands mystères. "

Ce Philon qui Platonisoit ainsi à perte de vue et de raison, est le même qui fut dans la suite député près de l'Empereur Claude. Il jouissoit d'une grande considération, à Alexandrie, et la beauté de son style, l'amour que tous les hommes ont pour la nouveauté, firent adopter ces opinions, de presque tous les Juifs hellénisants. Bientôt ils ne furent pour ainsi dire, Juifs que de nom. Les livres de Moïse, ne furent plus pour eux qu'une espèce de cannavas, sur lequel ils dessinèrent à plaisir leurs Allegories et leurs mystères, mais surtout celui de la triple forme.

A cette époque les Esseniens avoient déjà formé leur bizarre association. Ils n'avoient pas de femmes et leurs biens étoient en commun. Enfin l'on ne voyoit de tous côtés que religions nouvelles, mélange de judaïsme et de magisme, mélange de Sabeïsme, et de Platonisme, et partout beaucoup d'Astrologie. Les anciennes religions crouloient de toutes parts

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, nous nous trouvâmes près du gîte, et le malheureux Vagabond nous quitta pour se perdre dans les montagnes. Vers le soir le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes le fil de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN.

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de son duel avec Busquéros parut avoir envie de dormir.

⁵⁸ dans le *surch.* : du

⁵⁹ *Biffé* : Pla

Je le laissai livrer ses sens au sommeil, et lui ayant demandé le lendemain la suite de son histoire, il la reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Busquéros m'ayant percé le bras, me dit qu'il étoit charmé de trouver une nouvelle occasion, de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un manteau et me conduisit chés un chirurgien. Celui ci mit le premier appareil sur mes blessures, et puis je fis venir une voiture et j'allai chez moi. Busquéros fit porter un lit dans mon antichambre. Le mauvais succès de ce que j'avois tenté pour me débarasser de lui, m'avoit tellement découragé que je ne m'oposai plus à rien. Le lendemain j'eus la fièvre comme il arrive aux blessés. Et Busquéros fut toujours officieux. Il ne me quitta point non plus que les jours suivants. Le quatrième jour je pus sortir avec le bras en Echarpe.

Le cinquième jour après le diné, je vis arriver un homme de la maison de Madame d'Avaloz qui m'apporta une lettre, dont Busqueros, s'empara aussitôt, et il y lut ce qui suit.

INEZ MORO, À LOPE SOAREZ

J'ai su mon cher Soarez que vous vous étiez battu, et vous étiez blessé au bras. Vous pouvez croire que mon cœur en a souffert. Cependant il s'agit maintenant de tenter les derniers efforts — Je veux que mon pere vous trouve chés moi — L'entreprise est hasardeuse, mais ma tante Davalos nous protege et me conduit — Confiés vous à l'homme qui vous remettra cette lettre demain il ne sera plus tems.

“ Seigneur don Lope (dit l'odieux Bus⁶⁰) Vous voyez que vous ne pouvés ici vous passer de moi. Et vous conviendrez au moins que s'il s'agit d'une entreprise l'affaire est de mon ressort. Je vous ai toujours trouvé bien heureux de m'avoir pour ami mais c'est en des occasions pareilles que l'on doit vous en féliciter. Ah par Saint Roc, mon patron, si vous m'eussies laissé achever mon histoire, vous eussies vu ce que j'ai fait pour le Duc d'Arcos. Mais vous m'avez interrompu, d'une rude maniere. Au surplus je ne m'en plains point, puisque le coup d'épée, que je vous ai donné, m'a procuré de nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement. Apresent Seigneur Don Lope, je ne vous demande plus qu'une seule grace. C'est de ne vous mesler de rien jusqu'au moment de l'exécution. Pas la plus petite question, pas le plus petit mot. Laissez vous faire Seigneur don Lope. Laissez vous faire. ” Après avoir ainsi parlé Busqueros passa dans une autre chambre avec⁶¹ l'homme de confiance de Mademoiselle Moro. Ils furent longtems à conférer, après quoi Busquéros revint seul tenant à la main une espece de plan qui figuroit la ruelle des Augustins. “ Voici (me dit il) le bout de la rue, qui donne vers les dominicains. C'est la que se tiendra l'homme que vous avez vu, avec deux autres dont il répond. Moi je me tiendrai au bout opposé avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les votres Don lope — Non, non, je me trompe. Il y en aura la un couple, mais l'élite, se tiendra vers cette porte de deriere, pour tenir en echec les gens du Duc de Santa maura ”

Je crus que toutes ces explications, me donnoient aussi le droit de dire quelques mots, et de m'informer de ce que je ferois moi pendant ce tems là. Mais Busqueros, m'interrompit d'un air fort imperieux et me dit “ Pas une question Seigneur Don Lope. Pas le plus petit mot. C'est notre condition. Si vous l'avez oubliée je m'en rapelle moi. ”

Tout le reste du jour Busquéros, ne fit qu'aller et venir. Le soir ce fut la meme chose. Tantot la maison voisine étoit trop éclairée, ou bien il y avoit dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avoient point encore été aperçu. Quelque fois Busqueros venoit lui meme, et d'autrefois

⁶⁰ *Surch.* : Soarez

⁶¹ *Biffé* : mademoiselle

ils m'envoyoit ses rapports par un afidé. Enfin il vint me prendre, et je me mis en devoir de le suivre. Vous juges bien que le cœur me battoit. L'idée de désobéir à mon pere contribuoit à me troubler, mais l'amour l'emportoit sur tous les autres sentiments.

Busquéros en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite et il leur donna le mot du guet. " S'il passoit quelqu'un (me dit il) mes amis auroient l'air de prendre querelle entre eux, et le passant prendroit bien vite une autre rue — A present (continua t il) nous y voici. Voici l'échelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien apuyée contre des pierres à batir. Je vais observer les signaux, et quand je fraperai dans ma main, vous monterez. " Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangements, Busquéros se fut trompé de fenetre. C'est la cependant ce qu'il avoit fait et vous en verrés les suites.

J'avois le bras en echarpe cependant au signal qu'il me donna, je montai tres bien, en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut de l'échelle, je ne trouvai point le volet entre ouvert comme on me l'avoit promis. Je me hasardai à fraper avec le bras qui me restoit, ne m'apuyant ainsi que sur mes jambes — En ce moment un homme ouvrit avec violence, poussa contre moi le volet. Je perdis l'équilibre et tombai du haut de l'échelle, sur les pierres à batir, qu'il y avoit au bas. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avois déjà blessé. Une jambe engagée dans les echelons fut aussi cassée, l'autre démise, et je m'ecorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. — L'homme qui avoit ouvert le volet et qui aparament désiroit que je mourusse me cria " Es tu mort ? " Je craignis qu'il ne voulut m'achever et je répondis, que j'étois mort.

Ensuite le meme homme me cria " Y a t il un Purgatoire ? " Come je souffrois des maux afreux, je répondis, qu'il y avoit sans doute un purgatoire, et que j'y etois déjà — Ensuite je crois que je m'evanouis.

Ici, j'interrompis Soares et je lui demandai s'il y avoit de l'orage ce soir-là ? " Sans doute (me repondit il) des tonneres et des eclairs. Et c'est cela peut-etre qui a fait que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah (m'ecriai je) il n'en faut pas douter, voila notre ame du purgatoire. Voila notre pauvre Aguilar " En meme tems je courus dans la rue, et comme le jour commençoit à poindre, je pris des mules de louage, et je me rendis en hate⁶² au couvent des Camaldules. Je trouvai le chevalier de Toledé prosterné devant une image. Je me prosternai à coté du chevalier, et comme il n'est pas permis de parler haut ches les Camaldules je m'aprochai de son oreille et je lui racontai toute l'histoire de Soares. Cela ne fit d'abord aucune impression, mais Toledé se tournant vers moi me dit aussi à l'oreille " Mon cher Avarito crois tu que la femme de l'oydor Uscariz m'aime encore, et qu'elle me soit restée fidelle

— Bravo (lui répondi je) Mais chut, ne⁶³ scandalisons pas ces bons hermites. Faites votre priere comme de coutume, moi je vais anoncer que nous avons fini le tems de notre retraite " Le Superieur ayant su que notre dessein étoit de rentrer dans le monde, n'en loua pas moins la pieté du chevalier

Des que nous fumes hors du Couvent le chevalier reprit toute sa gaité. Je lui parlai de Busqueros il me dit qu'il le connoissoit, que c'étoit un Gentilhomme attaché au Duc d'Arcos. Et qu'il passoit dans tout Madrid pour un homme insupportable.

⁶² me rendis en hate surch. : courus

⁶³ *Surch.* : n'on

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeler et il ne reparut plus de la soirée

TRENTE-SEPTIEME JOURNÉE

Ce jour fut consacré au repos, le déjeuner fut plus abondant et mieux apreté. Personne n'y manqua, la belle juive avoit pris quelque soin de sa parure, mais ce soin étoit superflus si son intention étoit de plaire au Duc. Ce n'étoit pas sa figure qui le séduisoit, mais il voyoit en elle une femme distinguée des autres, par une plus grande profondeur dans les pensées, et par un esprit que les sciences exactes, avoient achevé de former.

Rebécqa depuis longtemps desiroit connoître les sentiments du Duc en matière de religion, car elle avoit une aversion décidée pour le Christianisme, et elle trempoit dans le complot, qui tendoit à nous faire embrasser le mahométisme. Elle s'adressa donc au Duc, sur un ton moitié sérieux et moitié badin, et lui demanda, s'il n'y avoit pas dans sa religion une équation qui l'embarassoit.

Velasquez étoit devenu très sérieux au mot de religion, mais lorsqu'il vit qu'on lui adressoit une espèce de plaisanterie. Il eut l'air du mécontentement⁶⁴ donna quelques instants à la réflexion, et répondit en ces termes. " Je vois où vous en voulez venir. Vous interpellez ma géométrie. Je vais donc vous répondre en géomètre. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché ∞ , et divisé par l'unité. Si je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité, et je la divise par le signe de l'infini. Mais ces signes dont [je] me sers dans le calcul, ne me donnent point l'idée de ce que j'exprime. L'infiniment grand, c'est infiniment de fois le ciel des étoiles fixes. L'infiniment petit, est une subdivision infinie du plus petit des atomes. J'indique donc, l'infini mais je ne le comprends point.

Or donc, si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer, mais seulement indiquer, l'infiniment grand et l'infiniment petit. Comment exprimerai je, ce qui est en même temps, infiniment grand, infiniment intelligent, infiniment bon, et créateur de tous les infinis. Ici l'église vient au secours de ma géométrie, elle m'offre l'expression de trois contenus dans l'unité, sans la détruire. Qu'opposerai je à ce qui passe ma conception, je n'ai qu'à me soumettre.

Ce n'est pas la science qui conduit à l'incrédulité? C'est plus tôt l'ignorance. L'ignorant croit⁶⁵ comprendre une chose pourvu qu'il la voie tous les jours.⁶⁶ Le physicien marche au milieu des énigmes. Toujours occupé à comprendre et ne comprenant jamais qu'à demi, il apprend à croire, à ce qu'il ne comprend pas, et c'est un pas de fait vers la foi. Don Neuton, et don Leybnitz ont été de vrais, Chrétiens, et même Théologiens, et tous les deux ont admis, le mystère numérique, qu'ils ne pouvoient comprendre.

S'ils fussent nés dans notre église ils eussent également admis, un autre mystère non moins inconcevable qui consiste dans la possibilité d'une union intime entre l'homme et son créateur. Le problème de cette possibilité ne présente aucune donnée directe, puisqu'il n'offre pour ainsi dire que des inconnues. Mais il offre cependant quelque prise, en ce qu'il nous indique une séparation entière entre l'homme, et les autres intelligences revêtues de matière. Car si l'homme est réellement seul de son espèce sur ce globe. Si nous sommes bien convaincus de son entière séparation d'avec tout le règne animal, nous admettons avec moins de répugnance, qu'il puisse s'unir à son Dieu. Ainsi préparés, occupons nous un instant de l'intelligence des animaux.

L'animal, veut, se rappelle, combine, balance, se décide. Il pense. Mais l'animal ne pense point sa pensée. Ce qui est la force intellectuelle, élevée à la seconde puissance. L'Animal ne dit point " Je suis un être pensant " Cette abstraction est si peu en son pouvoir, que l'on ne vit jamais un animal avoir une idée des nombres, qui sont pourtant la plus simple des abstractions.

⁶⁴ Biffé : et répondit

⁶⁵ Biffé : voir une ch

⁶⁶ Biffé : La pluie, le plus inexplicable des phénomènes,

La pie ne quitte point son nid, tant qu'elle soupçonne qu'un homme est caché dans les environs. On a voulu s'assurer de l'étendue son intelligence. Des chasseurs, sont entrés dans une cachette au nombre⁶⁷ de cinq, ils en sont sortis les uns après les autres, et la pie, n'a quitté son nid, qu'après avoir vu sortir le cinquième. Quand les chasseurs sont venus six ou sept la pie a perdu son compte, ou bien elle est toujours sortie au cinquième. Les chasseurs en ont conclu, que la pie pouvoit compter jusqu'à cinq. Ils se sont trompés la pie avoit retenu, l'image collective de cinq hommes mais, elle ne les avoit pas compté. Compter c'est abstraire le nombre de la chose

Nous voyons des charlatans montrer des petits chevaux, qui battent du pied autant de fois, qu'il y a de pics ou de trefles sur une carte, mais c'est un signe du maître qui les fait battre ou cesser, ils n'ont aucune idée de la numération, et cette abstraction la plus simple de toutes peut être regardée, comme la limite de l'intelligence des animaux.

Sans doute l'intelligence des animaux approche souvent de la notre. Le Chien a bientôt reconnu le maître de la maison, ses amis, et les indifférents. Il aime les uns, il souffre à peine les autres. Il hait les gens de mauvaise mine. Il se trouble, il s'agite, il craint. Il espère. Il est honteux lorsqu'on le surprend à faire, ce qui lui est défendu. Plin dit que l'on avoit appris à danser à des Elephants, et qu'on les surprit une fois répétant leur leçon au clair de Lune.

L'intelligence des animaux nous étonne, tant qu'elle s'applique à des faits particuliers. Ils font ce qu'on leur ordonne. Ils évitent ce qui leur est défendu, comme tout ce qui leur seroit nuisible d'une autre manière. Mais ils n'ont point abstrait l'idée générale du bien de l'idée particulière, de telle ou telle action. Ils ne peuvent donc point classer leurs actions. Ils ne peuvent point les diviser en bonnes et mauvaises. Cette abstraction, est plus difficile que celle des nombres. Ils ne sont pas capables du moins, ils ne le seront pas du plus.

La Conscience est en partie l'ouvrage de l'homme, puisque ce qui est mal dans un pays est bien dans un autre. Mais en général elle avertit de ce que l'abstraction a mis sous l'une ou l'autre indication, à savoir du bien ou du mal. Les animaux sont incapables de cette abstraction. Ils n'ont donc point de conscience. Ils ne peuvent donc pas la suivre, ils ne sont donc pas susceptibles de récompenses ni de peines. Si ce n'est de celles que nous leur infligeons pour notre utilité, et non pas pour la leur.

Voilà donc l'homme seul de son espèce, sur un globe où nous ne voyons rien qui ne rentre dans un plan général, l'homme seul, sait penser sa pensée. Sait abstraire et généraliser une qualité par la même, il est seul susceptible de mérite et de démerite. Parce que l'Abstraction, généralisation et division en bien et en mal, lui ont formé une conscience.

Mais pourquoi l'homme auroit il des qualités qui le distinguent de tous les autres animaux ? Ici l'analogie nous conduit à dire, que si tout dans ce monde a un but bien marqué. La conscience ne peut avoir été donnée à l'homme pour rien. Et voilà que le raisonnement nous a conduit à la religion naturelle. Et celle-ci où nous conduit elle ? Si ce n'est au même but que la religion révélée. C'est-à-dire à des rémunérations futures. Or quand les produits sont les mêmes les facteurs ne sauroient être fort différents.

[cahier] 6

Mais le raisonnement sur qui se fonde la religion naturelle est un instrument dangereux, qui blesse aisément celui qui s'en sert. Quelle vertu n'a-t-on pas attaqué par le raisonnement ? quel crime n'a-t-on pas voulu justifier. L'éternelle providence pouvoit elle, exposer le sort de sa morale, et la mettre à la merci du sophisme. Non sans doute et la foi, appuyée sur les habitudes de l'enfance, sur l'amour filial, sur les besoins du cœur offre à l'homme un appui plus sûr que celui de la raison. La con[s]cience elle-même, qui nous sépare de la brute, a été mise en doute, et des sceptiques en ont voulu faire leur jouet. Ils ont insinué que l'homme ne différoit en rien, de mille autres intelligences revêtues de matière qui peuplent ce monde. Mais en dépit d'eux l'homme sent qu'il a une conscience et le prêtre dans les paroles de la consécration lui dit " Un dieu descend sur ces autels, et s'unit à vous " Alors l'homme se

⁶⁷ Biffé : de trois

rapelle⁶⁸ qu'il n'appartient⁶⁹ pas à⁷⁰ la nature brute. Il rentre en lui même et y retrouve sa conscience.

“ Mais (me diréz vous) il ne s'agit point de me prouver que la religion naturelle aille au même but que la religion révélée. Si vous êtes Chrétien, il vous faut croire à la religion révélée, ainsi qu'aux miracles qui l'ont établie. ” Un moment s'il vous plaît fixons d'abord la différence⁷¹ entre la religion révélée et la religion naturelle.

Selon le Théologien, Dieu est l'auteur de la religion chrétienne. Selon le philosophe, il l'est aussi puis que rien, selon lui, n'arrive que par la permission divine. Mais le Théologien, s'appuie sur des miracles qui sont des exceptions aux lois générales de la nature et font quelque peine au Philosophe. Celui-ci, en tant que physicien, est porté à croire. Que Dieu l'auteur de notre sainte religion, n'a voulu l'établir que par des moyens humains⁷² et sans déroger aux lois générales, qui régissent le monde physique et moral.

Ici la différence est assez légère. Mais le Physicien tente, une différenciation encore plus délicate. Il dit au Théologien. “ Ceux qui ont vu les miracles, n'ont pas eu de peine à y croire. Le mérite de la foi, est pour vous, qui êtes venu dix huit siècles plus tard. Mais si la foi est un mérite, la votre est également éprouvée. Soit que ces miracles aient réellement eu lieu, ou qu'une tradition sacrée vous en ait transmis la connaissance. Et si l'épreuve est la même, le mérite est le même aussi. ”

Ici le Théologien quitte la défensive et dit au Physicien. “ Mais vous même, qui vous a révélé les lois de la nature ? Comment savez vous ? si les miracles, au lieu d'être des exceptions, ne sont pas plus tôt des manifestations de phénomènes qui ne vous sont pas connus. Car vous ne connaissez pas ces lois de la nature, auxquelles vous osez en appeler des décrets de la religion. Ces rayons visuels, que vous avez soumis, aux lois de l'optique. Comment se pénètrent-ils en tout sens, sans jamais se choquer. Tandis que s'ils rencontrent une glace ils sont répercutés, comme s'ils étaient des corps élastiques. Les sons se croisent de même et l'écho, répète leur image. Ils suivent à peu près la loi des rayons lumineux⁷³. Cependant ils semblent n'être qu'un mode et les rayons⁷⁴ semblent des corps. Mais vous ne le savez pas, car au fond vous ne savez rien. ”

Le Physicien est bien obligé d'avouer qu'il ne sait rien, mais il dit. “ Si je ne suis pas en état de définir un miracle, bien loin de le nier. Vous Seigneur Théologien, vous n'êtes pas en droit de rejeter le témoignage des pères de l'Eglise, qui avouent que nos dogmes et nos mystères, ont déjà existé dans les religions antérieures au Christianisme. Or comme ils ne sont pas entrés par le moyen de la révélation dans ces religions antérieures. Vous devez vous rapprocher de mon opinion, et convenir que les mêmes dogmes ont pu être établis sans le secours des miracles. Enfin (ajoute le physicien) Si vous voulez que je vous dise nettement mon opinion sur l'origine du Christianisme, la voici.

Les temples des anciens, étaient des boucheries, leurs Dieux d'impudents adulateurs. Mais quelques réunions d'hommes religieux, avaient des principes plus épurés, des offrandes, moins dégoûtantes. Les Philosophes désignaient la divinité sous le nom de Theos, sans spécifier Jupiter ni Saturne. Rome alors soumettait le monde, à ses armes, et l'asservissait à ses vices — Un maître divin parut en Palestine, il prêcha l'amour de ses semblables, le mépris des richesses, le pardon des injures la résignation aux volontés d'un père qui est au ciel.

Des hommes simples, l'avaient suivi pendant sa vie. Ils se réunirent après sa mort. D'autres hommes plus éclairés, choisirent parmi les rites payens, ce qu'il y avait de plus adapté au nouveau culte. Enfin les pères de l'église firent entendre sur la chaire, une éloquence plus persuasive, que celle, dont jusqu'alors avaient retenti les tribunes. Ainsi par des moyens, humains en apparence, le

⁶⁸ se rappelle *surch.* : sent bien

⁶⁹ *Surch.* : n'est

⁷⁰ *Surch. aut.* : de

⁷¹ *Biffé* : qu'il y a,

⁷² *Interl. aut.*

⁷³ *Surch.* : visuels

⁷⁴ *Biffé* : visuels

Christianisme s'est formé, de ce qu'il y avoit de plus pur dans les religions des payens et des Juifs. Mais c'est toujours ainsi que s'accomplissent les desseins d'en haut. Sans doute le créateur des mondes, pouvoit, en lettres de feu, écrire sa sainte loi, dans la nuit étoilée. Mais il ne l'a point fait. Il a recelé dans les anciens mystères, les rites d'une religion plus parfaite, tout comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous memes, sans les connoître, nous vivons au milieu de causes, dont les effets surprendront la postérité. Aussi nous donnons à Dieu, le nom de Providence. Nous ne l'appellerions que puissance s'il en agissoit autrement. ”

Telle est l'idée que le Physicien s'est faite de l'origine du Christianisme. Elle est bien loin de plaire au Theologien, mais il n'a pas le courage de la combattre car il voit dans les opinions de son antagoniste, des idées justes et grandes, qui lui inspirent de l'indulgence, pour des erreurs pardonables.

Ainsi, semblables, aux lignes que nous nommons, asymptotes, les opinions du philosophe, et du Theologien, peuvent sans se rencontrer tout à fait se rapprocher l'une de l'autre jusqu'à une distance moindre qu'aucune distance donnée. C'est à dire que leur différence devient moindre qu'aucune différence donnée, et qu'aucune quantité appréciable. Or une différence que je ne puis apprécier, peut elle me donner le droit de mettre ma conviction en opposition avec celle de mes frères, et de mon église. Me donne-t-elle le droit de semer mes doutes, au milieu de la croyance qu'ils professent et dont ils ont fait la base de leur morale. Non sans doute, je n'ai point ce droit là. Je me soumet donc de cœur et d'âme. Don Newton et don Leybnitz ont été chrétiens et même Theologiens. Le dernier s'étoit occupé de la réunion des églises. Quant à moi, qui ne devrois pas me nommer après ces grands hommes j'étudie la Théologie, dans les œuvres de la création pour y trouver de nouveaux motifs d'adorer le créateur. ”

Après avoir ainsi parlé, Velasquez ota son chapeau, prit un air de recueillement, et tomba dans une rêverie, que chez un Ascétique, l'on eut pu prendre pour une extase.

Rébéca parut un peu déconcertée, et je compris que ceux qui vouloient affaiblir nos principes de religion, pour nous rendre ensuite Mahométans, n'auoient pas meilleur marché du géometre que de moi.

TRENTE-HUITIÈME JOURNÉE

Le repos de la veille nous avoit fait du bien. On se remit en route avec plus de courage. Le juif errant, n'avoit point paru le jour précédent, parce que ne pouvant rester un instant en place, il ne pouvoit nous rien conter, qu'autant que nous étions en marche nous memes. Aussi n'avions nous pas fait un quart de lieue, qu'il parut, reprit sa place acoutumée, entre Velasquez et moi, et comença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

Dellius vieillissoit et sentant, sa fin approcher, il nous fit venir Germanus, et moi, et nous dit d'aller creuser dans la cave à côté de la porte. Que nous y trouverions un cofret de bronze, et que nous eussions à le lui apporter. Nous fimes, ce qu'il nous avoit ordonné, nous trouvames le cofre et nous le lui apportames. Dellius tira une clef de son sein, ouvrit le cofret puis il nous dit “ Voici deux parchemins revetus de signatures et de sceaux. L'un des parchemins doit assurer, à mon cher fils la possession de la plus belle maison de Jerusalem. L'autre est un titre qui vaut trente mille dariques et les interets de bien des années. ” Alors il me raconta toute l'histoire de mon grand pere Hiskias, et de mon ayeul Sedekias, puis il ajouta “ Cet homme injuste et avide existe encore, ce qui prouve que les remors ne tuent point. Mes enfants des que je ne serai plus. Vous irés à Jerusalem. Mais ne vous y faites point connoître jusqu'à ce que vous ayez des protecteurs. Et peut-etre vaudra-t-il mieux attendre la mort de Sedekias. Qui vu son grand age ne peut être que très prochaine. En attendant vous pouvés vivre de vos cinq cent dariques. Vous les trouverez cousues, dans cet oreiller qui ne me quite jamais. Je n'ai qu'un conseil à vous donner. Menéz une vie exempte de reproches. Vous serés recompensés

par la Serenité qu'une bonne conscience répandra, sur le soir de votre vie. Quant à moi je veux mourir comme j'ai vécu. C'est à dire en chantant. Ce sera comme l'on dit le chant du Cygne. Homere aveugle comme moi, a fait une hymne à Apollon, qui est ce même soleil, qu'il ne voyoit pas, et que je ne vois pas non plus. J'ai mis autrefois cette hymne en musique. Je vais l'entoner, mais je doute que je puisse arriver jusqu'à la fin. " Dellius chanta donc l'hymne qui commence par " Salut heureuse Latone " Mais lorsqu'il en fut à " Delos si tu veux que mon fils habite tes bords " la voix de Dellius s'afoblit, il se pencha sur mon épaule, et rendit l'ame.

Nous pleurames longtems notre vieil ami, enfin nous partimes pour la Palestine, et nous arrivames à Jerusalem le douzieme jour après notre départ d'Alexandrie. Pour plus de sureté nous changeames de noms je pris celui d'Antipas, et Germanus se fit apeller Glaphyras. Nous nous arretames d'abord dans une taverne, hors des portes de la ville, et nous etant informés de la demeure de Sedekias, on nous l'enseigna tout de suite, car c'etoit la plus belle maison de Jerusalem. Un vrai palais, digne d'un fils de Roi. Nous louames, une mauvaise chambre, chés un cordonier qui logeoit vis à vis de Sedekias. Je sortois peu, Germanus couroit la ville et alloit aux enquetes.

Au bout de quelques jours, il vint me dire " Mon ami j'ai fait une bonne découverte. Le torrent de Cedron, fait une nape d'eau magnifique, dériere la maison de Sedekias, et le vieillard y passe toutes ses soirées sous un berceau de jasmin. Il y est déjà, je vais te faire voir ton persécuteur. "

Je suivis Germanus, et nous arrivames sur les bords du torrent, vis à vis d'un beau jardin, ou je vis un vieillard endormi. Je m'assis vis à vis de lui, et me mis à le contempler. Que son someil étoit diferent de celui de Dellius. Des rêves facheux sembloient l'inquieter, et de tems à autre le fesoient tressaillir. " Oh Dellius (m'écriai je) que tu avois raison de me recomander une vie innocente. " Germanus fit les memes observations que moi.

Comme nous en etions encore occupés, nous aperçumes un objet qui⁷⁵ nous fit bientôt oublier, nos observations et nos reflexions. C'etoit une jeune fille de seize à dix sept ans, d'une beauté merveilleuse que relevoit encore une riche parure. Son cou, ses bras, ses jambes etoient chargées de perles, et de chaines enrichies de piereries, d'ailleurs elle n'etoit vetue que d'une tunique de Lin, brodée en or. Germanus⁷⁶ s'ecria " C'est Venus elle même " Moi par un mouvement involontaire, je me prosternai devant elle. La jeune beauté, nous aperçut et parut un peu troublée. Mais ensuite, elle se rassura prit un evantail de plumes de paon, et l'agita au dessus de la tete du vieillard pour le rafraichir, et prolonger son someil.

Germanus prit un livre, qu'il avoit aporé exprès, et fit semblant de lire. Moi je fis semblant d'écouter, mais nous n'étions occupés que de ce qui se passoit dans le jardin. — Le vieillard s'evilla. Quelques questions qu'il fit⁷⁷ à la jeune fille, nous prouverent qu'il avoit la vue fort afoiblie, et qu'il ne pouvoit nous apercevoir dans le lieu, où nous etions, ce qui nous fit grand plaisir. Car nous nous proposions d'y venir souvent. Sedekias s'en alla s'apuyant sur la jeune beauté, et nous retournames chés nous. Faute d'autre[s] occupations, nous fimes jaser notre hote le cordonier et nous aprimes de lui, que Sedekias⁷⁸ n'avoit point de fils vivant, et que ses biens devoient passer à la fille d'un de ses fils, que cette jeune personne s'apelloit Sara, et que son grand pere l'aimoit beaucoup.

Lorsque nous fumes retirés dans notre chambre Germanus me dit " Mon cher ami, j' imagine un moyen de finir tout d'un coup avec ton grand oncle. Ce seroit d'epouser sa petite-fille. Mais il faudra beaucoup de prudence, pour y réussir. " Cette idée me plut beaucoup. Nous nous en entretinmes longtems et j'en revai la nuit.

Le lendemain je retournai au torrent. J'y allai encore les jours suivants. Je ne manquais guere d'y voir ma jeune cousine, tantot seule, tantot avec son grand pere. Et sans que je parlasse, la jeune beauté devoit de reste que je n'etois la que pour elle.

⁷⁵ *Biffé* : fit un nous un inp

⁷⁶ *Biffé* : en

⁷⁷ *Surch.* : avoit fait

⁷⁸ *Biffé* : n'avoit point d'autre héritier.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, nous arrivâmes au gîte et l'infortuné Vagabond se perdit dans les montagnes.

Rebeca se garda bien de remettre le duc sur l'article de la religion, mais comme elle desiroit connoître ce qu'il apelloit son systeme, elle saisit la première occasion de lui en parler, et même le pressa de questions. " Madame (lui répondit Velasquez) nous sommes des aveugles, qui touchons à quelques bornes, et savons le bout de quelques rues. Mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville. Cependant puisque vous le desirés je tacherai de vous donner une idée, de ce que vous appellés mon systeme, et que j'apellerois plus tot ma maniere de voir les choses.

Or donc tout ce que notre œil embrasse. Tout ce vaste horizon qui s'étend au pied des montagnes. Enfin toute la nature perceptible à nos sens, on peut la diviser en matiere morte, et en matiere organisée. C'est à dire que la seconde division difere de la première, par ses organes, mais qu'elle y appartient absolument par ses éléments. Ainsi Madame les Eléments dont vous etes composée. On pourroit les trouver également dans la roche, sur laquelle nous sommes assis, et dans l'herbe qui la tapisse. En effet vous avez de la chaux dans vos os, de la terre siliceuse dans votre chair, de l'alkali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont une combinaison d'un combustible, avec quelque element de l'Athmosphere. Enfin si l'on vous metoit dans un fournaux à reverberer, l'on pourroit vous reduire à n'être qu'un flacon de verre, et si l'on y ajoutoit quelque chaux metallique, l'on pourroit faire de vous un tres bel objectif de telescope.

— Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous m'ofrez là, une image tout à fait riante. Mais continués s'il vous plait. " Le Duc pensa, que sans s'en apercevoir il avoit fait⁷⁹ quelque compliment à la belle Juive,⁸⁰ il ota son chapeau d'un air gracieux et continua en ces termes.

" Nous voyons dans les éléments de la matiere morte, une tendance spontanée, sinon à l'organisation au moins à la combinaison. Ces elements s'unissent, se separent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation. Mais ils ne s'organisent point d'eux memes. Sans germe, ils ne sauroient passer à cet autre genre de combinaisons, dont le resultat est la vie.

Semblable au fluide magnetique, la vie n'est aperçue que par ses effets. Son premier effet est d'arreter dans les corps organisés, une fermentation interieure, que l'on appelle putrefaction — et qui commence dans les corps doués d'organes des qu'ils sont abandonnés par la vie.

La vie peut etre longtems cachée dans un fluide, comme dans l'œuf ou dans un solide comme dans les graines, et elle se developpe lorsque les circonstances lui sont favorables.

La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides, même dans le sang, qui se putrefie, lorsqu'il est hors de nos veines.

La vie est dans les parois de l'estomac, et les garantit⁸¹ de l'effet du suc gastrique, qui dissout tous les corps privés de vie, que l'on met dans l'estomac.

La vie se conserve plus ou moins longtems, dans les membres séparés du corps.

Enfin la vie jouit, de la propriété de se propager. C'est ce que l'on appelle le mystere de la génération, qui est mysterieuse, comme tout l'est dans la nature.

Les etres organisés se divisent en deux grandes classes. L'une qui à la combustion, donne de l'Alkali fixe, l'autre qui abonde en Alkali volatil. Les plantes forment la première classe, les animaux, la seconde.

Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation, semblent fort au dessous de certaines

⁷⁹ *Interl.*

⁸⁰ *Biffé* : il tira

⁸¹ *Surch.* : garantissent

plantes. Tels les mucilages animés, que l'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides, qui se logent dans le cerveau des brebis.

Il y en a d'une organisation supérieure, dans les quels on ne démele, cependant pas bien clairement ce que l'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal, du corail⁸² épanouit sa capsule, pour engloutir, les animalcules dont il fait sa nourriture, nous pouvons croire que ce mouvement est un effet de son organisation, comme nous voyons les fleurs se fermer pendant la nuit, et se tourner vers la lumière pendant le jour.

L'espece de volonté du polype lorsqu'il étend ses bras et couvre sa capsule, peut être comparée avec assez de justesse, à la volonté de l'enfant qui vient de naître qui n'a pas encore pensé, et qui veut. Car la volonté chez les enfants précède la pensée ; et elle est le résultat immédiat, du besoin, ou de la peine.

En effet un membre longtemps gêné, veut s'étendre et nous le fait vouloir. L'estomac se refuse souvent au régime qu'on lui prescrit. Les glandes salivaires s'enflent à la présence d'un mets convoité, et le palais veut auss[si]⁸³ souvent la raison a bien de la peine à prendre le dessus

Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été, sans manger, sans boire, racourci dans ses membres et longtemps dans le célibat. L'on verra que plusieurs parties de son corps, lui feront vouloir à la foi des choses différentes

Ces volontés qui dérivent immédiatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte, comme dans l'enfant qui vient de naître. Ce sont les premiers éléments de la volonté supérieure, qui se développe ensuite en raison de la perfection de l'organisation.

La volonté dans l'enfant qui vient de naître précède, probablement la pensée, mais de très peu et la pensée a aussi ses éléments que nous ferons connaître ”

Comme Velasquez, en étoit à cet endroit du développement de ses idées. On vint nous interrompre. Rebeca témoigna, au duc tout le plaisir qu'elle avoit eue à l'entendre, et l'on remit au lendemain la suite, d'une instruction, à laquelle je prenois aussi beaucoup d'intérêt.

TRENTE-NEUVIEME JOURNÉE

Nous nous remimes en route, et fumes bientôt rejoints par le juif errant, qui reprit en ces termes, le fil de son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Tandis que j'étois tout occupé de la belle Sara Germanus, qui n'y prenoit pas le même intérêt, avoit passé plusieurs jours à entendre, les leçons d'un maître, appelé Josué, et devenu ensuite si célèbre, sous le nom de Jésus. Car Jésus est en grec le même nom que Jehoschuah en hébreu, comme on le peut voir par la version des septante. Germanus vouloit même suivre son maître en Galilée, mais l'idée qu'il pouvoit me devenir utile, le détermina à rester à Jérusalem.

Un soir Sara ôta son voile et voulut l'attacher aux branches d'un arbre de baume. Mais le vent s'emparant de ce léger tissu, le fit un peu voltiger puis tomber dans le Cedron. Je m'élançai dans les flots du torrent, je saisis le voile, et le suspendis à des rameaux au bas de la terrasse. Sara me jeta une

⁸² *Biffé* : étend

⁸³ Une tache d'encre ne permet pas de lire la fin de ce mot et la ponctuation.

chaîne d'or qu'elle avoit détachée de son cou. Je la baisai et repassai le torrent à la nage.

Le vieux Sedekias, s'étoit éveillé au bruit. Il voulut savoir ce qui étoit arrivé, Sara le lui expliquoit il se croyoit pres de la balustrade, mais il étoit sur des rochers où l'on n'en n'avoit point mis, parce que des arbustes en tenoient lieu. Le pied vint à glisser au vieillard, les arbustes cederent, il roula jusqu'au torrent. Je m'y précipitai après lui, je le saisis, et le ramenai au rivage. Tout cela fut l'affaire d'un instant.

Sedekias reprit ses sens, et se voyant dans mes bras, il comprit qu'il me devoit la vie. Il me demanda qui j'étois. Je lui repondis que j'étois un juif d'Alexandrie, que je m'apelois Antipas, et que n'ayant ni biens, ni parents. J'étois venu chercher fortune à Jerusalem. “ Je veux te tenir lieu de pere, (me dit Sedékias) et tu logeras chez moi. ” J'acceptai l'invitation, sans faire mention de Germanus qui ne le trouva point mauvais et continua de loger chez le cordonier. Ainsi je fus installé dans la maison de mon plus grand ennemi, et je fis tous les jours quelques progrès dans l'estime⁸⁴, d'un homme qui m'eut assassiné, s'il eut su que j'étois l'heritier legitime de la plus grande partie de son bien. Sara de son coté me voyoit tous les jours avec plus de plaisir.

Le commerce du change, se fesoit alors à Jerusalem comme il se fait encore aujourd'hui dans tout l'orient. Si vous allez au Caire, ou bien à Bagdad, vous y verés aux portes des mosquées des hommes assis à terre, ayant sur leurs genoux, des petites tables, qui ont une coulisse, à l'un des coins, pour faire couler l'argent déjà compté. Auprès d'eux sont des sacs d'or et d'argent, qu'ils débitent à ceux qui ont besoin de telle ou telle monnoye. Aujourd'hui l'on appelle ces changeurs des Sarafs. Vos evangélistes les ont apellés Trapesites à cause des petites tables dont je vous ai parlé.

Presque tous les changeurs de Jerusalem, ne travailloient que pour le compte de Sedekias, qui s'entendoit avec les fermiers Romains et les douaniers, pour faire hausser, ou baisser à son gré, telle monnoye qu'il vouloit. Je compris, bientôt que le plus sur moyen, de gagner les bonnes graces de mon oncle, seroit de me rendre habile changeur et de suivre avec attention toutes les hausses et les baisses de l'argent. J'y reussis de manière qu'au bout de deux mois l'on ne fesoit plus d'opération sans me consulter. — Vers ce tems la, il courut un bruit que Tibere avoit ordonné une refonte générale des monnoyes dans tout l'Empire. Que celles d'argent n'auroient plus de cours, et qu'on les fondroit en lingots, pour en composer le thrésor du Prince. Je n'avois point inventé cette nouvelle mais je crus qu'il m'étoit permis de la répandre, et vous pouvés juger de l'efet qu'elle du produire, sur le peuple changeur. Sedekias, lui meme, ne savoit qu'en penser, et ne pouvoit se déterminer à prendre un parti.

Je vous ai dit que dans tout l'orient l'on voit encore des changeurs à la porte des mosquées. A Jerusalem nous etions dans le temple même. Il étoit vaste et dans le coin que nous ocupions, nous n'embarassions pas le service divin. Mais depuis quelques jours l'on ne voyoit plus de changeurs parceque l'alarme étoit generale. Sedekias ne me demandoit pas mon opinion, mais il sembloit vouloir la lire dans mes yeux. Enfin lorsque je crus la monnoye d'argent assés décreditée, je présentai mon plan à mon grand oncle, il m'ecouta atentivement⁸⁵ parut longtemps indécis et reveur. Enfin il me dit “ Mon cher Antipas, j'ai dans ma cave deux millions de sesterces en or. Et si ta speculation reussit tu pourras prétendre à la main de Sara. ” L'espoir de posséder la belle Sara, et la vue de l'or, toujours seduisante pour un juif, me jetterent dans un ravissement, dont je ne sortis que pour aller par la ville, et décrier encore la monnoye d'argent. Germanus me secondoit de son mieux. Je gagnai quelques marchan[ds] qui refuserent de vendre pour de l'argent. Enfin les choses en vinrent au point que les habitants⁸⁶ de Jerusalem prirent l'argent dans une sorte de dégout et d'horreur. Lorsque nous crumes que ce sentiment étoit poussé assés loin, nous nous préparames à metre notre projet à⁸⁷ execution

Le jour venu je fis porter au temple, tout mon or dans des vases d'erain couverts. J'anoncai que Sedekias ayant un payement à faire en argent, s'étoit déterminé à acheter deux cent mille sesterces, à

⁸⁴ *Surch.* : le cœur

⁸⁵ *Interl.* : il m'ecouta atentivement

⁸⁶ *Surch.* : marchands

⁸⁷ *Surch.* : en

raison d'une once d'or, pour vingt cinq d'argent. C'est à dire qu'il y gaignoit cent pour cent et plus. Cependant l'empressement à profiter de ce bon marché, étoit tel, que j'avois changé ainsi la moitié de mon or. Nos portefaits enlevoient l'argent à mesure, et l'on croyoit que je n'avois encore aquis de cette maniere que vingt cinq ou trente mille Sesterces. Tout alloit donc à merveilles, et j'étois sur le point de doubler la fortune de Sedekias lorsqu'un Pharisien vint nous dire...

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, il se tourna vers Uzeda, et lui dit “ Un Cabaliste plus puissant que toi me force à te quitter.

— Oui da (dit le Cabaliste) tu ne veux pas nous conter la bagare qu'il y a eu dans le temple et les coups que tu as reçus.

— Le vieux du mont Liban m'appelle ” dit le juif et il disparut à nos yeux. J'avoue que je n'en fus pas trop fâché, et je ne souhaitai pas son retour, parce que je soupçonois que cet homme n'étoit qu'un fourbe tres versé dans l'histoire, et qui sous le pretexte de nous raconter celle de sa vie, nous disoit des choses qu'il nous convenoit peu d'entendre.

Cependant nous arrivames au gîte, et Rebeca pria le Duc de vouloir bien continuer à l'instruire de son systeme.⁸⁸ Il donna quelques instants à la reflexion, ensuite il commença en ces termes.

“ J'ai cherché hier à vous faire découvrir, les elements de la volonté, et comme elle a precedé la pensée, et nous nous etions proposé de remonter aux éléments de la pensée.

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité, nous a montré, le veritable chemin que l'on doit suivre dans les recherches⁸⁹ metaphysiques, et ceux qui on[t] pensé ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus.

Longtems avant Aristote, le mot idée vouloit dire image chez les Grecs, et de la vient aussi le mot idole. Aristote ayant examiné chacune de ses idées, vit que toutes, provenoient reellement d'une image. C'est à dire d'une impression faite sur les sens. De là, vient : que le génie, le plus inventif ne peut cependant rien inventer. Les Mythologues assemblerent le buste, d'un homme, et le corps d'un cheval, le corps d'une femme et la queue d'un poisson. Ils oterent un œil aux Cyclopes, ajouterent des bras a Briarée, mais ils n'inventerent rien, car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote, il est reçu que, rien n'est dans la pensée que ce qui a été dans les sens.

Mais de nos jours, il est venu des philosophes qui se sont cru plus profonds, et qui ont dit “ Nous convenons que l'ame, n'auroit pu developper ses facultés sans l'entremise des sens. Mais ses facultés une fois developées, l'ame conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens telles que l'espace, l'eternité, les verités mathématiques. ”

Je vous l'avoue je ne goute point cette nouvelle doctrine. L'abstraction, ne me paroît etre qu'une soustraction. Pour abstraire, il faut ôter. Si j'ôte mentalement de ma chambre, tout ce qu'elle renferme, jusqu'à l'air j'ai l'espace pur. Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'eternité. Si d'un être intelligent, j'ôte le corps j'ai l'idée d'un ange. Si des lignes, j'ôte mentalement leur largeur, pour ne considerer que leur longueur, et les figures planes qu'elles renferment j'aurai les éléments d'Euclide. Si j'ôte aux yeux d'un homme, et que j'ajoute à sa taille, j'aurai la figure d'un cyclope. Tout cela sont des images recues par les sens. Si les nouveaux docteurs m'ofrent une seule abstraction que je ne puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple. Jusque là je veux m'en tenir, au vieil Aristote.

Le mot idée (image) ne se raporte pas uniquement à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille, et nous donne l'idée qui appartient au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents, et nous donne l'idée de l'acide.

⁸⁸ *Biffé* : Il reflechit et pou

⁸⁹ *Biffé* : sur l'antiquité

Mais observez, que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression, en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron, l'idée seule fait couler la salive et agace nos dents. Une musique bruyante raisonne à nos oreilles longtemps après que l'orchestre a cessé de jouer. — Dans l'état actuel de la physiologie, nous ne pouvons encore expliquer le sommeil, ni par conséquent les rêves. Mais on peut dire cependant que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté, les remettent dans le même état, où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes lors de l'idée conçue.

De là il résulte aussi que " En attendant que nous soyons plus avancés dans la connaissance de la Physiologie, il nous est avantageux de considérer Théoriquement, les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet soit volontairement soit involontairement. Observez que l'impression sera moins vive si l'on ne fait que penser à l'objet, mais que dans un état de fièvre elle peut être aussi forte que la première impression reçue. " Après cette suite de définitions, et de conséquences, un peu difficiles à suivre, nous ferons quelques réflexions, propres à jeter un nouveau jour sur cette matière

Les animaux qui par leur organisation se rapprochent de l'homme, et qui montrent plus ou moins d'intelligence, ont tous, à ce que je crois, le viscère appelé cerveau. Au contraire on ne peut démêler cet organe, dans les animaux dont l'organisation se rapproche, de celle des plantes.

Les plantes vivent et plusieurs se meuvent ou plus tôt remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres, qui, comme les plantes, n'ont point le mouvement loco-motif, (ou destiné à changer de place). J'ai vu d'autres animaux marins, dont le mouvement toujours uniforme, comme celui de nos poumons, ne paroissoit dériver d'aucune volonté.

Les animaux mieux organisés, veulent et conçoivent des idées. L'homme seul jouit de l'abstraction.

Mais tous les hommes n'ont pas cette faculté. Un relâchement dans le système glanduleux, en prive le goitreux des montagnes. Et la privation d'un ou de deux sens, a l'effet de rendre l'abstraction, très difficile. Les sourd-muets, qui ressemblent aux animaux en ce qu'ils n'ont pas l'organe de la parole, ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction. [cahier] 7 Mais on leur montre cinq ou dix doigts, lorsqu'il ne s'agit pas de doigts ; et par là, ils prennent une idée des nombres. Ils voyent que l'on prie, que l'on se prosterne, et prennent l'idée d'un être invisible.

On a bien plus de facilité avec les aveugles, parce que la langue, étant le grand instrument de l'intelligence humaine on leur présente, les abstractions toutes faites. D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particulière à la combinaison.

Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd. Nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût, l'odorat, ou le tact. Il pourra rêver les mêmes idées. S'il est châtié pour un méfait il s'en abstiendra peut-être, parce qu'il n'est pas entièrement privé de mémoire. Mais l'idée abstraite du mal, je ne crois pas qu'aucune industrie humaine la puisse faire entrer dans son esprit. Il n'aura point une conscience, il ne sera point susceptible de mérite ni de démerite. S'il se rendoit coupable d'un homicide, il ne pourroit avec justice en être puni. Voici donc deux âmes, deux portions du souffle divin bien différentes entre elles. Et pour quoi ? pour deux sens de moins.

Une distance bien moindre, mais très grande encore, sépare l'esquimaux ou le hotentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé. Quelle est la cause de cette différence ? Ce n'est plus le défaut d'un sens c'est la quantité plus ou moins grandes des idées, et le nombre des combinaisons. L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu tous les événements dans l'histoire, a réellement une infinité d'images dans la tête que n'a point le paysan, et s'il combine ses idées, les rapproche les compare, cet homme a du savoir et de l'esprit.

Neuton avoit une habitude continuelle de la combinaison des idées, et dans la foule d'idées qu'il a rassemblées, s'est trouvée la combinaison de la pomme qui tombe, et de la lune retenue dans son orbite.

De là je conclus, que la différence des esprits, est dans la quantité d'images, et dans la facilité de les combiner et si j'ose m'exprimer ainsi, en raison composée, du nombre des images, et de la facilité de

les combiner. Ici je demande encore un peu d'attention.

Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peut-être, ni volonté ni idées. Leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive. Mais on peut toujours supposer que le polype d'eau douce, lorsqu'il étend ses bras pour engloutir le vermissaux⁹⁰ en avale quelques uns qui lui plaisent plus que d'autres et qui lui donnent l'idée du bon, du meilleur ou du mauvais. Et s'il a la faculté de rejeter les mauvais vermissaux⁹¹, il est à croire, qu'il en a aussi la volonté. Sa première volonté a été le besoin qui lui a fait étendre ses huit bras. Les animalcules engloutis lui ont donné deux ou trois idées. Rejeter un animalcule en avaler un autre, est une volonté de choix qui a résulté d'une idée, ou de plusieurs.

Si nous appliquons les mêmes raisonnements à l'enfant, nous verrons que sa première volonté résulte immédiatement du besoin. C'est cette volonté qui lui fait appliquer la bouche au sein de sa nourrice. Mais dès qu'il a goûté le lait de la nourrice, il a une idée. Une autre impression se fait sur ses sens, et il acquiert encore⁹² une idée, puis une troisième, une quatrième les idées sont donc susceptibles de numération, mais nous avons déjà vu, qu'elles étoient susceptibles de combinaisons donc on peut leur appliquer si non le calcul, au moins les principes du calcul des combinaisons. J'appelle combinaison l'assemblage, et non la transposition, ainsi *ab*, est la même combinaison que *ba*.

Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière.

Trois lettres prises deux à deux peuvent s'assembler ou se combiner de trois manières, et toutes les trois ensemble cela fait quatre.

Quatre lettres prises deux à deux donnent six combinaisons. Trois à trois elles en donnent quatre. Toutes ensemble une, cela fait onze

Cinq lettres donent en tout	26 ⁹³ combinaisons
Six	57.
Sept	121
Huit	236
Neuf	495
Dix	1013
Onze	2035

Ainsi l'on voit qu'une seule idée de plus, double déjà le nombre des combinaisons, et que les combinaisons de cinq idées sont aux combinaisons de dix idées, comme 16 est à 1013, ou comme un, est à soixante neuf.

Je ne prétends pas par ce calcul matériel numérer l'esprit, mais seulement montrer la loi de tout ce qui est susceptible de combinaison.

Nous avons dit que la différence des esprits, étoit en raison composée de la quantité des idées, et de la facilité à les combiner.

Nous pouvons donc nous représenter une échelle de tous ces différents esprits. Supposons Neuton tout au haut de l'échelle, dont l'esprit seroit représenté par cent millions et le paysan des Alpes, dont l'esprit seroit représenté par cent mille. Nous pouvons entre ces deux nombres placer une infinité de moyennes proportionnelles, qui désigneront des esprits supérieurs au paysan, inférieurs à Neuton. Et dans cette échelle se trouvera votre esprit et le mien — L'attribut des esprits qui sont au haut de l'échelle sera par exemple.

D'ajouter au[x] découvertes de Neuton
de les comprendre
d'en saisir une partie
de briller par la combinaison

⁹⁰ *Biffé* : dons

⁹¹ les mauvais vermissaux *surch.* : ceux ci

⁹² *Interl.*

⁹³ *Surch.* : 16

Mais tout de même on peut se figurer une échelle décroissante, qui aille du paysan représenté par cent mille, aux esprits designés par seize, onze, cinq⁹⁴ puis aux intelligences qui ont quatre idées et six combinaisons, trois idées et quatre combinaisons.

L'enfant qui n'a que quatre idées et six combinaisons⁹⁵, n'abstrait pas encore, mais entre ce nombre et cent mille, se trouvera la raison composée du nombre des idées et de leurs combinaisons, de laquelle le resultat est l'abstraction

Or c'est à cette raison composée, que les animaux n'atteignent jamais, non plus que l'enfant sourd-aveugle, celui-ci faute d'images, et l'animal par un défaut de combinaison

L'abstraction la plus simple est peut-être celle des nombres. Elle consiste à séparer des objets, leur qualité numérique. Avant de l'avoir faite, l'enfant n'avait pas encore l'attribut de la raison humaine, puisqu'il n'avait pas encore abstrait, il est arrivé à la soustraction par l'analyse, des qualités, qui est aussi une sorte d'abstraction. Il y est arrivé peu à peu, et lorsqu'il dépassera la première abstraction, il le fera aussi en combinant et aguerant des idées.

Donc cette série des moindres intelligences, jusqu'aux plus hautes, se compose toujours de dimensions de même genre, ou de valeurs de même espèce, par le nombre des images et selon la loi des combinaisons. Ce sont toujours les mêmes éléments.

Donc les intelligences de différents ordres, peuvent réellement être regardées, comme d'une seule espèce. Tout comme le plus compliqué des calculs, peut cependant être considéré comme étant de l'espèce des additions, et soustractions. Et⁹⁶ tout traité de Mathématiques, lorsqu'il est complet est réellement une échelle d'Abstractions depuis la plus simple, jusqu'à la plus transcendante. ”

Velasquez ajouta encore à cette comparaison quelques autres développements dont Rebecca parut sentir tout le mérite, et ils se séparèrent réciproquement persuadés de leur mérite.

QUARANTIEME-JOURNÉE

Je m'éveillai de bonne heure, et quittai ma⁹⁷ tente pour aller jouir de la fraîcheur du matin. Velasquez, et la fausse Uzeda, étoient sortis dans la même intention. Nous nous dirigeâmes vers le grand chemin, pour voir s'il ne [paraissait] pas de voyageurs. Et lors que nous fumes sur un ravin encaissé entre des rochers, nous primes la résolution de nous assoir.

Bientôt, nous aperçûmes une caravane, qui entroit dans le défilé et passoit à une cinquantaine de pieds, au dessous des rochers où nous étions. Plus cette troupe, se rapprochoit de nous, et plus elle excitoit notre surprise. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vêtement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs têtes étoient couvertes de chapeaux de paille garnis de hautes plumes, et ils étoient armés de longs fusils. Ensuite venoit un troupeau de vigognes dont chacune étoit montée par un singe. Puis venoit une troupe de nègres, bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur de beaux Andaloux, et envelopés de leurs manteaux de velours bleu, sur lesquels étoient brodées des croix de Calatrava. Ensuite venoit un palanquin, Chinois porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit⁹⁸

⁹⁴ *Biffé* : qui

⁹⁵ *Interl.* : et six combinaisons

⁹⁶ *Biffé* : que

⁹⁷ Les lettres “ tin ” ont été grattées.

⁹⁸ Les 3 f. qui suivent ont été déchirés ; les marges montrent qu'ils contenaient la fin de la journée. Restent 3 f. : Sur le premier, au recto, Potocki a effectué des calculs en rapport avec ce qu'il a écrit au verso : “ Quel est l'amortissement de 1600. - 247 = 1353 / l'an 1812 à la St Jean le capital sera 1353 dont l'intérêt est ”. Saut au f. suivant : “ L'an 1811 le capital n'est plus que de 1600 - 350 = 1250. / 1 à la St Jean de 1812 je dois 1250 plus l'intérêt qui est 80 plus 16. plus 4. Egal 100. / Je donne 350. le capital devient 1000. / 2 A la Saint Jean de 1813. je dois 1000 plus 80. Je paye 350 / de 1080 - 350 Reste. 730. / 3 A la Saint Jean 1814. Je dois 730. plus 56. plus

3. / $730 + 56 + 3 = 789$. Je paye 350 = 439. / 4 A la [*biffé* : fin de] St Jean 1815 je dois $439 + 40$. / $439 + 40 = 479$ Je paye 350. = 129.”
Les 3 derniers f. ont été soigneusement déchirés.